

# *Cahiers* LITUANIENS



---

N°2 - Automne 2001 - 10 Euro



[www.cahiers-lituaniens.org](http://www.cahiers-lituaniens.org)

*Cahiers*  
LITUANIENS

**Revue en langue française sur la Lituanie**

**N°2**

Strasbourg, automne 2001

Revue publiée avec le concours de la  
Fondation Robert Schuman  
et avec le soutien du  
Conseil Général du Bas-Rhin

**Illustration de couverture :**

sculpture « Atsisveikinimas » (Les adieux)  
par Robertas Antinis (1969-1981), Kaunas  
Photo Philippe Edel

**Editeur des Cahiers Lituanienis :**

Association Alsace-Lituanie  
B.P. n° 71  
67061 Strasbourg-Cathédrale  
Tél. & Fax : 03 88 60 35 73

Directeur de la publication : Philippe Edel

ISSN 1298-0021 (pour la revue)  
ISBN 2-9510154-6-1 (pour le n°2)

© Alsace-Lituanie / Cahiers Lituanienis, 2001  
Maquette et mise en page : Ligne Bleue  
Impression : Valblor  
Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 2001  
Tous droits réservés

Toute reproduction, même partielle,  
est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur

Imprimé en France

**[www.cahiers-lituanienis.org](http://www.cahiers-lituanienis.org)**

# Sommaire

	<i>Pages</i>
<b>Editorial</b>	5
<i>HISTOIRE</i>	
<b>La lutte contre l'annexion soviétique après la Seconde guerre mondiale</b> <i>par Antanas Stasiškis, député à la Diète de Lituanie</i>	7
<b>Entre illusion et aveuglement : la France face à la question lituanienne (1920-1923)</b> <i>par Julien Gueslin, agrégé d'histoire</i>	11
<i>LANGUE ET LITTÉRATURE</i>	
<b>La langue lituanienne vu par les linguistes français</b> <i>par Algirdas Sabaliauskas, professeur à l'Institut de langue lituanienne de Vilnius</i>	21
<b>Le lituanien, la plus archaïque des langues indo-européennes modernes</b> <i>par Guido Michelini, professeur de linguistique à l'Université de Parme (Italie)</i>	XX
<b>Le grand poète Maironis</b> <i>par Aldona Ruseckaitė, directrice du Musée Maironis de la Littérature lituanienne, Kaunas</i>	XX
<b>Les poètes et écrivains lituaniens traduits en français</b> <i>par Philippe Edel</i>	32
<i>TRADUCTION INÉDITE</i>	
<b>« Fleita » (La flûte)</b> <i>Une nouvelle de Jurgis Savickis traduite en français par Marielle Vitureau</i>	XX
<b>Turinys</b> <i>lietuvių kalba</i>	59
<b>Summary</b> <i>in English</i>	60



# Editorial

*par Philippe Edel*

Si de nombreux Français et Européens portent, depuis une décennie, un intérêt particulier à la Lituanie, c'est parce que le pays a su se libérer en 1990 du joug soviétique qui lui avait été imposé par la violence. Or le combat qu'ont mené les Litvaniens contre l'annexion soviétique, notamment dans les années 1940 et 1950, reste souvent méconnu. Le parlementaire lituanien Antanas Stasiškis nous relate ici les faits et chiffres de cette lutte.

Si la position de la France fut sans ambiguïté à cette époque-là, il n'en fut pas de même au lendemain de la Première guerre mondiale. Le jeune universitaire français Julien Gueslin, qui prépare actuellement une thèse sur les relations entre la France et les pays baltes de 1920 à 1940, évoque les difficultés de la diplomatie française face à la question lituanienne au début des années 1920.

Avec l'indépendance, la langue lituanienne a retrouvé son statut officiel. Bien qu'elle ne se situe aujourd'hui qu'en 30<sup>e</sup> position parmi les langues nationales les plus parlées en Europe, elle présente la particularité d'être la plus archaïque des langues indo-européennes modernes. Son originalité méritait une attention particulière en cette année 2001 que le Conseil de l'Europe à Strasbourg a déclaré *Année européenne des langues*. C'est la raison pour laquelle nous avons demandé à deux de ses plus éminents spécialistes, les professeurs Algirdas Sabaliauskas<sup>1</sup> – de Vilnius – et Guido Michelini<sup>2</sup> – de Parme – de nous présenter à la fois l'originalité de la langue lituanienne et ses relations avec les linguistes français.

Il convient de souligner qu'à l'heure actuelle la langue lituanienne est enseignée dans dix-huit universités en Europe : quatre en Allemagne (Greifswald, Münster, Francfort-sur-le-Main et Halle) et en Italie (Florence, Parme, Pise et l'Université catholique de Milan), trois en Pologne (Varsovie, Cracovie et Posnan) et en Scandinavie (Helsinki,

---

<sup>1</sup> Professeur à l'Institut de langue lituanienne de Vilnius, Membre de l'Académie des Sciences de Lituanie.

<sup>2</sup> Professeur de linguistique à l'Université de Parme (Italie), Docteur ès sciences philologiques de l'Université de Vilnius, Docteur honoris causa de l'Université de Klaipėda.

Stockholm et Oslo), deux en Russie (Moscou et Saint-Petersbourg), et une en Hongrie (Budapest) et en République Tchèque (Prague). En France, c'est l'Institut national des langues et cultures orientales (Inalco) à Paris qui lui consacre un cycle d'enseignement.

Parmi les hommes de lettres qui ont donné à la langue lituanienne ses titres de noblesse, le nom de Maironis (1862-1932) s'impose. Aldona Ruseckaitė, directrice du Musée Maironis de la littérature lituanienne à Kaunas, brosse le portrait de cette grande figure de la poésie lituanienne, dont le nom évoque la France. De son vrai nom Jonas Mačiulis, il prit en effet ce pseudonyme en l'honneur d'un théologien français du XIII<sup>e</sup> siècle qui s'appelait Mayrones, du nom de la localité dans les Alpes de Haute Provence dont il était originaire (aujourd'hui Meyronnes).

Depuis 1990, près d'une cinquantaine de poètes et écrivains lituaniens ont été traduits en français. Le lecteur trouvera dans ce numéro un premier recensement de ces auteurs avec le titre des œuvres traduites. Notons qu'aujourd'hui la littérature lituanienne est traduite vers de nombreuses langues étrangères<sup>3</sup>.

La traduction inédite d'une nouvelle – datée de 1922 – de Jurgis Savickis (1890-1952), écrivain et diplomate qui vécut en France après l'annexion soviétique de la Lituanie, clôt ces cahiers.



Maironis (illustration LLTI/Vaga)

<sup>3</sup> *Bibliography of Translations of Lithuanian Literature into Foreign Languages* by Danguolė Gineitienė – in [*Lithuanian Literature*. Institute of Lithuanian Literature and Folklore / Vaga. Vilnius, 1997, 550 p.] et *Lithuanian Literature in Translation*. Books from Lithuania. Vilnius, 2001, 132 p.

# La lutte contre l'annexion soviétique après la Seconde guerre mondiale

*par Antanas Stasiškis*  
*Député à la Diète de Lituanie*

Entre le rétablissement de son indépendance après la Première guerre mondiale et 1940, la Lituanie a réussi à atteindre un haut niveau de développement économique, à se doter d'un système éducatif performant et à former une nouvelle génération de jeunes Litvaniens instruits et prêts à défendre leur pays.

Cependant, suite aux protocoles secrets de 1939 signés entre l'Allemagne nazie et l'Union soviétique, l'Armée rouge envahit la Lituanie le 15 juin 1940. L'Etat lituanien indépendant est rayé de la carte politique du monde et ses institutions officielles sont dissoutes. Commence alors la politique de soviétisation du pays, de terreur et d'extermination de sa population : près de 5.000 hommes politiques et autres personnalités sont arrêtés et expédiés dans les prisons de l'Union soviétique où ils sont finalement assassinés. En juin 1941, plus de 6.000 familles sont déportées dans les régions nordiques de l'Union soviétique, soit près de 18.000 civils litvaniens. Tel fut le prix en nombre de victimes que coûta la seule année de la première occupation soviétique.

En dépit du régime de terreur instauré dans le pays, la résistance s'organise et orchestre une vaste insurrection nationale, dès les premiers jours de la guerre entre l'Allemagne nazie et l'Union soviétique. Du 23 au 27 juin 1941, une grande partie du territoire est libérée, la république indépendante de Lituanie rétablie et un Gouvernement provisoire formé, que l'Allemagne nazie ne reconnaît pas.

Le régime d'occupation allemand entre 1941 et 1944 s'est également maintenu par des mesures de violences, de répressions et de massacres de la population.

L'occupation du pays et le climat de terreur et de répressions poussent la population à résister à l'occupant. La résistance se fixe pour objectif de rétablir l'Etat lituanien indépendant. Au début de 1944,



l'Armée clandestine de libération lituanienne (LLA<sup>1</sup>) pose les bases de la future résistance armée contre la deuxième occupation soviétique.

Durant l'été 1944, un vaste mouvement de partisans se lève, confiant dans le soutien des démocraties occidentales et particulièrement en la Charte atlantique. En 1945, plus de 30.000 combattants de la liberté se regroupent dans les forêts lituaniennes. Ces deux premières années marquent la page la plus tragique dans l'histoire de la Résistance de l'après-guerre : en dix-huit mois, près de 10.000 partisans lituaniens périssent dans les combats. De telles pertes s'expliquent par le manque d'expérience des résistants et par l'écrasante force de frappe déployée contre eux. Les autorités d'occupation soviétique disposent de dizaines d'unités militaires du NKVD, MVD puis MGB<sup>2</sup>. En Lituanie, sont cantonnés plus de 20 régiments et unités de tchékistes, soit plus de 20.000 hommes. Ils sont appuyés par des unités militaires locales formées par l'occupant – les *stribai*<sup>3</sup> – à raison de 7 à 8.000 hommes. Les unités régulières de l'Armée rouge restent cependant les principales forces du régime, et ceci jusqu'à l'abolition de l'état de guerre en 1946. Leur nombre dépasse, en 1946, 10 divisions, soit environ 60.000 soldats. Lors des combats contre les partisans, l'armée régulière utilise artillerie et aviation. Malgré cela, la Résistance survit et poursuit sa lutte.

Sans aucune aide de l'extérieur, les partisans lituaniens luttent contre un ennemi cruel et puissant. Les armes sont récupérées sur l'adversaire et les paysans lituaniens fournissent ravitaillement et habillement. Cette lutte héroïque repose sur le soutien de la grande majorité de la population. Les chefs de la Résistance armée sont d'anciens officiers de la Lituanie indépendante, des intellectuels et un grand nombre d'instituteurs. Très vite, ils comprennent que la lutte contre des forces beaucoup plus puissantes exige une structure organisée en unités militaires et une discipline particulièrement rigoureuse. Dès 1946, les forces de la Résistance lituanienne sont subdivisées sur une base territoriale et sont réparties en sept districts militaires de partisans. En 1947 et 1948, deux nouveaux districts sont créés.

Bien vite, la Résistance s'organise et change de tactique : des bunkers souterrains servent de refuges aux partisans qui se déplacent et campent par groupes de 5 à 10 hommes ; les unités organisées de la Résistance créent un commandement militaire suprême unifié. En 1947 émerge une

---

<sup>1</sup> *Lietuvos Laisvės Armija*

<sup>2</sup> Tchéka, NKVD, MVD, MGB, KGB : noms successifs des « organes centraux » de sécurité intérieure et de police politique du pouvoir soviétique.

<sup>3</sup> Terme lituanien formé par contraction de l'expression russe « unités d'extermination »

structure politique de la Résistance : le présidium du Mouvement démocratique uni de la Résistance (BDPS<sup>4</sup>). Du 10 au 20 février 1949, le Congrès des représentants des districts de partisans, réuni dans le village de Minaičiai près de Radviliškis, crée enfin une organisation unifiée de la Résistance : le Mouvement de la Lutte pour la Liberté de la Lituanie (LLKS<sup>5</sup>). Il adopte une déclaration politique selon laquelle le Conseil du LLKS devient l'organe suprême de la nation en charge de la lutte politique et militaire pour la libération de la Lituanie et pour le rétablissement de la république démocratique indépendante. La Résistance armée se transforme en structure militaire organisée pour la défense de l'Etat lituanien contre son agresseur, l'Union soviétique.

Les unités de partisans mènent leurs actions sous statut militaire, portent l'uniforme avec des insignes distinctifs et diffusent ordres et consignes à l'attention des combattants et de la population. Leurs actions militaires et leur propagande freinent l'établissement des structures administratives de l'occupant dans les districts ruraux, l'organisation des élections des représentants soviétiques et le recrutement des conscrits pour l'armée d'occupation. Ils luttent contre les « collaborateurs », font obstacle à la collectivisation, résistent à la colonisation du pays, à la nationalisation des propriétés privées et à la démoralisation de la population. Les unités de partisans éditent et diffusent plus de 70 périodiques et publications pour informer la population sur la situation internationale et préserver l'identité nationale.

Cependant, les forces des partisans faiblissent peu à peu face aux actions de plus en plus intenses des agents et des troupes de choc soviétiques. Les trahisons se multiplient et le soutien de la population diminue face à la collectivisation forcée et à l'ampleur des déportations. Le chef militaire des partisans, le général Jonas Žemaitis, est arrêté au mois de mai 1953 et exécuté à Moscou en 1954.

La Résistance armée organisée a duré neuf ans, jusqu'à l'été 1953. Des unités et combattants isolés poursuivront leur lutte encore plusieurs années. Adolfas Ramanauskas-Vanagas, devenu chef de la Résistance après l'arrestation de Jonas Žemaitis, est à son tour arrêté en 1956 et exécuté fin 1957. Le dernier partisan lituanien, Antanas Kraujelis-Siaubūnas, est mort au combat en 1965. Durant cette « guerre après la guerre », plus de 20.000 combattants périrent les armes à la main, 5.000 civils sont

---

<sup>4</sup> *Bendro Demokratinio Pasipriešinimo Sąjūdis*

<sup>5</sup> *Lietuvos Laisvės Kovos Sąjūdis*

exterminés et 186.000 personnes arrêtées, dont 2.800 fusillées ou exécutées en prison, et des dizaines de milliers de personnes sont mortes dans les camps du Goulag.

La machine répressive soviétique était dirigée non seulement contre la Résistance armée mais aussi contre la population civile. Durant les années de l'occupation soviétique, treize vagues de déportations de la population ont englouti plus de 132.000 personnes dans les régions de l'extrême nord de l'Union soviétique.

Même si la lutte armée fut étouffée, la résistance de la population lituanienne survécut. Elle se manifestait sous d'autres formes : organisations clandestines, diffusion de publications interdites, résistance culturelle, mouvement de dissidents pour la défense des droits de l'homme.

L'esprit de sacrifice des partisans au nom de leur idéal de liberté a préservé la nation opprimée dans sa dignité et dans sa confiance en l'avenir. Les chants des partisans ont résonné sur les barricades de janvier 1991 et ont encouragé ceux qui ont rétabli la démocratie en Lituanie. Les fondations du nouvel Etat indépendant ont été cimentées par le sang de ces partisans. C'est ce que proclame la Diète de la République de Lituanie par la loi du 12 janvier 1999 qui reconnaît la déclaration du 16 février 1949 du Conseil du Mouvement de la Lutte pour la Liberté de la Lituanie (LLKS) comme acte de droit de la République de Lituanie.

A l'annonce de sa condamnation à mort, Jonas Žemaitis a prononcé ces paroles prophétiques : « Je suis convaincu que la lutte menée par nous pendant neuf ans portera un jour ses fruits ».

© *Antanas Stasiškis, 1999.*

© *Cahiers Litvaniens pour la traduction française, 2001.*

# **Entre illusion et aveuglement : la France face à la question lituanienne (1920-1923)**

*par Julien Gueslin  
Agrégé d'histoire*

Au sortir de la Première guerre mondiale, face à une opinion mondiale sceptique sur leur avenir, les trois Etats baltes sont parvenus à conjurer et la menace d'une hégémonie germanique et le spectre d'une invasion bolchevique.

Mais si l'Estonie et la Lettonie avaient été reconnues en janvier 1921, la Lituanie ne le sera qu'en 1922. La querelle polono-lituanienne avait retardé la décision de la France et des grandes puissances, qui espéraient que les deux pays arriveraient d'abord à un accord. Or, toutes les tentatives avortaient, aucune des deux parties ne voulant reculer, d'où de nouveau l'idée d'une union entre les deux pays, capable de résister à l'emprise allemande. A travers les différents projets politiques proposés aux deux Etats, n'y avait-il pas la volonté française d'empêcher la constitution d'une Lituanie indépendante, censée devenir un jouet entre les mains de l'Allemagne ou de la Russie soviétique ? De ce fait, la diplomatie française aspirait à créer une Fédération, qui respecterait la liberté des Lituaniens, tout en donnant à la Pologne un contrôle de la politique du pays.

Or les principes mêmes qui guidaient l'action française se heurtaient aux peurs lituaniennes et aux désirs polonais d'annexion. L'échec de la politique française, confirmé en 1923 lorsque la Lituanie coupe toutes ses relations avec la Pologne, n'était-elle pas prévisible tant la diplomatie française semblait prisonnière de ses schémas tactiques ? La volonté française de satisfaire les demandes polonaises sur Memel conduisit les Lituaniens, exaspérés, à choisir la force et mettre la France devant le fait accompli. Cette dernière dut, en contrepartie des ambitions polonaises déçues, reconnaître l'annexion de Vilnius, ce qui conduisit à la rupture polono-lituanienne. La France était prisonnière d'un cercle vicieux, qu'elle avait créé et ne pouvait pas rompre. On étudiera successivement l'échec français à mettre fin à la querelle polono-lituanienne, l'échec des projets français de fédération et la tentative d'arriver à un accord par la reconnaissance de la Lituanie et enfin l'échec final de la politique française en 1923.

Si l'évacuation des troupes allemandes en 1919 avait permis un fragile apaisement des tensions entre la Pologne et la Lituanie, celles-ci ne tardèrent pas à reprendre et les incidents à se multiplier de part et d'autre de la ligne de démarcation. De plus, les deux parties s'accusaient mutuellement de persécutions contre leurs nationaux qui se trouvaient du mauvais côté de la ligne. La France et les autres puissances alliées multiplièrent alors les avertissements. Le gouvernement français rappelait ses principes : créer une Pologne avec des territoires incontestablement polonais, ne pas étendre démesurément celle-ci à l'Est, avec l'idée toujours présente de réaliser un accord entre la Pologne et la Russie. D'où l'établissement d'une frontière polonaise orientale appelée plus tard "ligne Curzon" (la frontière actuelle de la Pologne), qui laissait Vilnius en dehors du contrôle polonais. Les Alliés reconnaissaient ainsi implicitement l'existence d'une entité lituanienne qui ne dépendrait pas de l'administration polonaise. La reconnaissance de « l'indépendance de fait de la Lituanie » par le gouvernement français consacrait ainsi les efforts des Litvaniens, et en particulier celui du délégué Milosz auprès des autorités françaises. Derrière cet acte, il y avait la conviction qu'il fallait soutenir l'effort des Litvaniens contre l'influence des Allemands et donc, ne pas inciter ceux-ci à chercher la protection de ceux-là, en laissant se continuer la lutte polono-lituanienne.

Or lorsque les troupes polonaises, après avoir déclenché les hostilités en avril 1920, commencèrent à reculer face aux troupes bolcheviques, le Quai d'Orsay tenta de profiter de l'occasion pour réunir les deux pays contre l'ennemi commun. Il fallait éviter que la Lituanie entre dans le conflit. En échange de sa neutralité, le gouvernement lituanien souhaitait obtenir une reconnaissance polonaise de son indépendance et de ses frontières ethnographiques. Or loin d'être conciliant, le gouvernement polonais ne se résolut à faire des avances aux Litvaniens que lorsque la situation devint désespérée et que les troupes polonaises durent évacuer les territoires contestés. La Diète de Lituanie et le gouvernement lituanien furent reconnus comme organismes indépendants de fait, début juillet. Et à la Conférence de Spa, le premier ministre polonais Grabski promit, en échange d'un soutien allié, de se replier sur la ligne Curzon, de signer immédiatement un armistice et surtout de laisser Vilnius aux Litvaniens. Face à l'entrée des troupes soviétiques en Lituanie, aux offres de reconnaissance et de cession de nombreux territoires, le gouvernement lituanien signa la paix le 12 juillet 1920 et optait pour « une stricte neutralité » qui satisfaisait leurs revendications et leur évitait une guerre hasardeuse avec les troupes bolcheviques, quitte à fermer plus ou moins les yeux sur le transit temporaire de troupes soviétiques par le territoire lituanien.

Le « miracle de Varsovie » renversa de nouveau la situation : les troupes polonaises firent reculer les troupes bolcheviques de 400 kilomètres et furent rapidement en contact avec l'armée lituanienne, bien décidée à reprendre les territoires qu'elles avaient contrôlés du début de 1919 à juillet 1920. Le gouvernement Millerand avait été à l'origine de cette réaction polonaise victorieuse, en encourageant les Polonais à résister et à ne pas accepter les pourparlers de paix avec les Soviétiques, contrairement aux Anglais, qui avaient incité les Polonais à faire la paix et proposé leur médiation. Une aide française (armes et mission Weygand) permit aux Polonais de réussir leur contre-offensive et d'éviter une paix jugée désastreuse car menant à terme à une « bolchevisation du pays ». Mais on chercha à convaincre le gouvernement polonais à « respecter également les frontières de la Lituanie et de sa capitale Vilnius, pour incliner ce pays vers la Pologne et compléter ainsi le système d'union des Etats baltiques, au lieu de la rejeter vers les Bolcheviks et les Allemands ».

La diplomatie française avait bien compris les enjeux d'un conflit polono-lituanien. A la différence de son attitude de 1918, elle reconnaissait l'existence nationale lituanienne et on pensait, qu'à condition de respecter ses frontières ethnographiques, la Lituanie, délivrée de ses craintes, pourrait se rapprocher d'une Pologne capable de faire des concessions. On tirait en fait les leçons de la guerre polono-russe et des crises polono-lituanienues. Or c'est sur ce dernier point que tout bloquait. Le gouvernement français avait comme interlocuteur un gouvernement polonais incapable de résister à la pression de l'opinion publique et de la Diète et au prestige du Maréchal Pilsudski, qui ne se résignaient pas à abandonner une ville jugée polonaise à un Etat que l'on jugeait entre les mains des Allemands et des Bolcheviks, et à un peuple, toujours subordonné dans le passé à la Pologne ou à la noblesse polonaise. Dès lors, tôt ou tard, un nouveau conflit devait éclater et les appels français à la « sagesse et à la loyauté polonaise » étaient illusoirs.

La diplomatie française réussit d'abord dans un premier temps à éviter un conflit. Après une forte pression diplomatique, les troupes polonaises cessèrent leur avance et une ligne de cessez-le-feu fixé sous l'égide de la SDN. Polonais et Lituanienues entamèrent alors des négociations (Conférences de Kalvarija et Suwalki), qui aboutirent à la signature d'une convention le 7 octobre fixant partiellement la ligne de démarcation entre les deux pays. Celle-ci n'était pas tracée dans la région de Vilnius, car on attendait l'évacuation complète des troupes bolcheviques. Le danger d'un conflit semblait écarté, quand brutalement le général Zeligowski franchit la ligne de démarcation et occupa Vilnius. Peu de

temps auparavant, il avait envoyé sa démission et déclaré qu'il retournerait dans son pays. En fait, Zeligowski avait suivi les instructions de Pilsudski, qui voulait ramener Vilnius dans le giron polonais. L'occupation polonaise allait créer la question de Vilnius et empêcher toute entente polono-lituanienne.

La nouvelle du « coup » polonais provoqua de vives réactions, tout particulièrement dans les chancelleries européennes, qui voyaient la Pologne renouer avec ses « vieux démons » et recréer un foyer de désordres à l'Est de son territoire. Les représentants alliés en Pologne demandèrent au gouvernement polonais de condamner officiellement l'action de Zeligowski qui avait atteint le prestige de la SDN. Or si le gouvernement désavoua formellement l'action de Zeligowski, il refusa d'intervenir contre ce dernier et apporta son soutien implicite, en rappelant les menées bolcheviques tolérées en Lituanie et la terreur conduite contre les Polonais. La volonté de Pilsudski de démissionner alarma alors les Français qui craignaient un affaiblissement interne de leur allié stratégique de l'Est.

Le retour de la menace polonaise et la peur de voir les Alliés cautionner ou soutenir secrètement la cause polonaise entraînèrent le gouvernement lituanien à chercher des contacts du côté de l'Allemagne et de la Russie bolchevique. La mission française en Lituanie faisait état de la présence de plus en plus importante de volontaires allemands isolés dans les troupes lituaniennes, de l'influence du représentant soviétique en Lituanie et de l'enthousiasme de la population polonaise lors de l'entrée de Zeligowski à Vilnius. Beaucoup de diplomates partageaient l'opinion que la Lituanie serait un Etat artificiel, fruit de l'ambition de quelques intellectuels germanophiles et du clergé lituanien anti-polonais. On espérait mettre fin aux rivalités entre Varsovie et Kaunas pour créer une entité politique forte, stable et résolument germanophobe.

La SDN proposa la tenue d'une consultation populaire dans les territoires incriminés, qui serait effectuée sous contrôle international. Le gouvernement français soutint ce mode d'action, en pensant que les Polonais en sortiraient vainqueurs et qu'on aurait ainsi un précieux atout pour forcer les Lituaniens à négocier avec les Polonais, en vue de la constitution d'une fédération. Cependant le projet avorta du fait des difficultés d'organisation d'une telle consultation et de la mauvaise volonté des deux parties.

Constatant l'échec de la procédure, la SDN décida d'initier un cycle de négociations lituano-polonaises en présence d'un membre de son

Conseil, le ministre des affaires étrangères belge Paul Hymans. Suite aux propositions du Polonais Sapięga, la France inspira l'avant-projet, qui devait être accepté par les deux parties comme base de discussions. On proposait de créer une Lituanie divisée en deux cantons (Kaunas et Vilnius) ayant chacun sa diète et nommant des délégués pour le règlement des questions communes. Par ailleurs, la Pologne et la Lituanie devaient se rapprocher pour mener une politique étrangère et militaire commune et se concerter pour les affaires économiques et financières. Le projet Hymans, présenté en juin 1921, devait permettre de ménager les susceptibilités, tout « en amorçant une fédération sans le dire » selon les mots de Briand, président du Conseil depuis janvier 1921. Or malgré tous les efforts français, faisant notamment miroiter aux Lituaniens la cession de Memel, aucun des deux pays ne se résolut à accepter le projet. Le 22 octobre 1920, le Conseil de la SDN dut se contenter de recommander le projet aux deux parties, en leur laissant la liberté de répondre positivement ou négativement, ce qui, du fait de l'opposition conjointe des deux pays, revenait à enterrer le projet Hymans.

La diplomatie française se révélait donc impuissante à faire triompher ses vues et à dissiper les préventions entre les deux parties. Les Lituaniens n'étaient pas prêts à sacrifier leur indépendance pour un système, qui leur laissait finalement bien peu de liberté, car les projets d'union entre les deux pays laissaient, comme on l'a vu, la part belle aux Polonais. Or la France, au sein de la SDN, se trouvait de plus en plus isolée. D'une part, les délégués polonais avaient été très maladroits au cours des négociations et avaient gardé des positions rigides et peu conciliantes, contrairement aux délégués lituaniens qui acceptaient habilement le principe du plan tout en présentant des amendements qui le transformaient en fait complètement. D'autre part, les désaccords entre l'Angleterre et la France étaient de plus en plus importants.

De ce fait, par réaction, la France renforça son soutien à la Pologne et manœuvra avec succès pour bloquer toute forme de réprobation de l'attitude polonaise. Cependant elle dut s'incliner devant la volonté de la majorité des membres de la SDN d'admettre la Lituanie, au côté des autres pays baltes, en son sein (22 septembre 1921). L'abstention française lors du vote provoqua d'ailleurs une flambée de francophobie en Lituanie.

Or la France n'était pas payée de retour du côté polonais, ses efforts pour amener les Polonais à un minimum de concessions envers les Lituaniens restant vains. L'opinion polonaise devenait de plus en plus favorable à une annexion pure et simple de la région de Vilnius, confor-



mément au vœux des populations polonaises de la région. Face à cet état de fait, le gouvernement français se résolut à défendre une solution, qui plaçait la région de Vilnius dans le giron de la République polonaise, tout en lui accordant une très large autonomie. Il espérait par ce biais arriver à persuader la Lituanie à signer un accord avec la Pologne, lorsqu'elle serait convaincue de ne plus pouvoir annexer Vilnius. Or la Diète polonaise, soutenant les revendications des délégués polonais de la « Lituanie centrale » (nouveau nom polonais de la région de Vilnius), se prononça pour le rattachement et vota, le 26 mars 1922, l'Acte d'union de la région de Vilnius à la République polonaise, transformant ainsi la région en une simple province, sans diète et dirigée directement par le gouvernement central.

Malgré cet échec cinglant, le Quai d'Orsay restait fidèle à sa politique et voulut de nouveau promouvoir un rapprochement lituano-polonais en convainquant les Lituaniens d'accepter la perte de Vilnius.

Jusqu'au début de 1922, la diplomatie française s'était toujours refusée à reconnaître de *jure* la Lituanie. Le 26 janvier 1921, lors de la séance, qui devait déboucher sur la reconnaissance de l'Estonie et de la Lettonie, on avait ajourné celle de la Lituanie, en affirmant, qu'il était préférable d'attendre la résolution de la question de Vilnius par la SDN : on ne pouvait pas en effet reconnaître un Etat, dont les frontières n'étaient pas définies. En réalité, la France ne croyait pas en l'existence de l'Etat lituanien et espérait reconnaître, non une république lituanienne indépendante, mais une fédération polono-lituanienne. Or la position française commençait à être de plus en plus délicate, l'Angleterre étant ouvertement pour une reconnaissance de l'indépendance lituanienne. De plus, l'admission de la Lituanie à la SDN obligeait le Quai d'Orsay à faire des « jongleries juridiques », en affirmant que l'Etat lituanien était reconnu de jure mais le gouvernement lituanien comme un organisme indépendant.

Or, en ce début d'année 1922, la situation sembla évoluer. En Lituanie, un nouveau gouvernement fut formé par Galvanauskas. Lors d'une visite à Paris, le nouveau président du conseil lituanien affirma sa volonté d'améliorer les rapports entre la Pologne et la Lituanie et de se rapprocher de la France pour lutter contre l'influence allemande, les relations entre l'Allemagne et la Lituanie se détériorant. Galvanauskas demandait de ne pas contraindre son gouvernement à des négociations prématurées pour reconnaître la souveraineté polonaise sur Vilnius. Il insistait surtout pour une reconnaissance rapide et la cession de Memel à la Lituanie.

Poincaré fut sensible à ces arguments, surtout au moment où le rapprochement germano-soviétique par le traité de Rapallo (1922) rendait encore plus nécessaire une entente polono-lituanienne. Il fallait tenter que l'annexion de Vilnius par la Pologne soit compensée aux yeux des Litvaniens par une « satisfaction morale ». Suite à l'acceptation polonaise, soucieuse d'utiliser l'influence française, les négociations commencèrent entre les puissances alliées et la Lituanie.

Parallèlement à leurs démarches politiques, les Litvaniens s'offrirent de favoriser la pénétration commerciale et financière française en Lituanie : signature d'une convention économique, création d'une banque d'émission franco-lituanienne, négociations pour des concessions de chemins de fer et d'électricité. Enfin, le gouvernement lituanien demandait l'envoi d'instructeurs français pour l'armée lituanienne et la possibilité pour de jeunes Litvaniens de se former dans les écoles militaires françaises. Comme dans les autres pays baltes, la France semblait pouvoir « marquer des points » dans sa lutte politique, économique et culturelle avec l'Allemagne.

Malheureusement, les Britanniques voulaient absolument que le Niemen soit internationalisé (à partir de Grodno). Cette condition fut très mal interprétée par les Litvaniens : la Pologne, en tant qu'Etat riverain, aurait fait partie du Conseil international qui administrerait la navigation sur le Niemen et ferait ainsi reconnaître implicitement ses droits sur la région. Dès lors, les négociations s'enlisèrent et il fallut attendre le 14 décembre 1922 la reconnaissance juridique des Alliés, ceux-ci refusant de se prononcer sur les arguments apportés par le gouvernement lituanien, pour ajourner les mesures, assurant l'internationalisation du Niemen.

Les tractations laborieuses, qui avaient débouché sur cette reconnaissance, avaient vite ranimé la méfiance lituanienne vis à vis des dispositions alliées, et cela d'autant plus que les Alliés semblaient vouloir donner à la Pologne une série de concessions économiques à Memel, la seconde grande revendication lituanienne. La Lituanie semblait de plus en plus se demander s'il valait le coup de se rapprocher des Alliés et en particulier de la France.

Le territoire de Memel (aujourd'hui Klaipėda) avait été détaché de l'Allemagne et administré par les Alliés depuis 1920, conformément au traité de Versailles. Depuis janvier 1920, le haut-commissaire français Petisne administrait le territoire, en compagnie d'une petite force armée. Les Alliés avaient refusé jusque là de donner ce territoire aux Litvaniens,

car ceux-ci n'étaient pas reconnus par les Puissances alliées. De plus, Memel étant par l'intermédiaire du Niemen le débouché maritime de la Pologne orientale, les Français étaient soucieux de donner des facilités à la Pologne et de compenser l'échec de Dantzig. Il rejetait la solution de l'Etat libre, pourtant préconisée par les Polonais. Poincaré refusait également une annexion pure et simple à la Lituanie, compte tenu de l'attitude lituanienne vis à vis de la Pologne pour le transit. Il préconisait donc de reconnaître la souveraineté politique de la Lituanie, tout en concédant une certaine autonomie administrative et financière au territoire de Memel avec des « droits spéciaux ». A la fin de 1922, lorsque la Lituanie fut sur le point d'être reconnue, une commission d'études commença à travailler, pour fixer le sort futur du territoire. Or les Lituaniens eurent de plus en plus l'impression, que la solution proposée allait encore permettre le triomphe des revendications polonaises. Début décembre 1922, le Quai d'Orsay précisait que la décision prochaine du statut de Memel ne prendrait pas en compte entièrement les desirata lituaniens et, pour ne pas être taxé de parti pris par les Lituaniens, il fallait accélérer le processus de reconnaissance.

Or après l'échec de Vilnius, le gouvernement lituanien ne voulait à aucun prix composer avec les Polonais à propos d'un territoire comme Memel, qui avait un intérêt stratégique important mais aussi cristallisait les ambitions déçues du patriotisme lituanien. Il décida donc secrètement d'organiser une « insurrection » à Memel : il prétendait ne rien connaître du mouvement, mais soutiendrait officieusement celui-ci, en le laissant agir, et en lui fournissant, avec l'aide des Lituaniens d'Amérique, argent, armes, munitions. Malgré les avertissements des services de renseignement français, l'insurrection éclatait le 9 janvier 1923. Une troupe de 1500 paramilitaires prit le contrôle du territoire sans grande résistance, ni de la part de la police locale, ni de la population allemande, et appuya la formation d'un « Comité de secours à la Petite Lituanie » à Heydekrug. Le 15, Memel était investi et le nouveau pouvoir contrôlait l'ensemble du territoire.

Face à ces événements, la protestation française fut d'abord violente. Poincaré exigea que le gouvernement lituanien fasse réintégrer le territoire lituanien à tous ses sujets. Outre l'envoi de navires, une commission extraordinaire, dirigée par le diplomate français Clinchant, fut envoyée pour rétablir l'ordre. Cependant, compte tenu de la disproportion des forces, il demanda à Petisne de ne pas engager les troupes françaises dans les combats qui pouvaient éclater. Devant la mauvaise volonté du gouvernement lituanien qui reconnaissait le nouveau pouvoir, Poincaré lui somma d'obéir : en cas de refus, il menaçait le gouver-

nement lituanien de signaler son attitude à la SDN et de rompre en conséquence les relations diplomatiques. Celui-ci répondit de manière dilatoire, en affirmant que l'opinion publique lituanienne ne pouvait supporter la germanisation du territoire et que le gouvernement n'avait aucune autorité morale sur les insurgés. On accusait enfin les gouvernements de l'Entente d'accorder trop de crédit à « certaines influences ».

Le gouvernement français se trouvait donc impuissant à remettre en cause « le fait établi », comme cela avait été exactement le cas lors du coup de Zeligowski. De plus, arrivé à Memel, Clinchant informait Poincaré qu'il faudrait des renforts considérables pour reprendre Memel par la force. Or d'une part, le gouvernement français n'avait pas envie, en pleine opération de la Ruhr, d'organiser une nouvelle expédition, dont le coût humain et financier serait exorbitant compte tenu de l'intérêt stratégique mineur du territoire pour la France. D'autre part, les autres gouvernements alliés se refusaient à prêter leur concours à une telle opération.

Poincaré changea donc de tactique et rappela le 2 février à Galvanauskas, que les Puissances s'apprêtaient à rendre une décision favorable aux aspirations lituaniennes à condition d'accorder une autonomie au territoire et de favoriser le transit, mais que le transfert devait se faire dans l'ordre et le calme. Dès lors, ayant obtenu ce qu'il voulait, le gouvernement lituanien se montra conciliant et organisa le retour de ses nationaux et aida à la transformation d'une partie des insurgés en "force de police". Le 16 février, prenant acte du respect du gouvernement lituanien envers les engagements contractés et rappelant les termes de l'article 99 du traité de Versailles, les gouvernements alliés décidèrent de transférer à la Lituanie la souveraineté de Memel, à condition d'accorder une certaine autonomie, de garantir le libre transit, et de rembourser les frais de l'occupation alliée.

Or si le gouvernement lituanien avait vu ses revendications satisfaites, la Pologne se sentait trahie par la France. Tout au long de la crise, le gouvernement français avait demandé au gouvernement polonais de ne pas intervenir et de ne pas contrarier l'action de l'Entente. Vu l'attachement de l'opinion polonaise à la question de Vilnius, Poincaré accepta « de donner une compensation à la Pologne, n'ayant plus à ménager le gouvernement de Kaunas ».

De ce fait, après avoir obtenu l'acceptation des Puissances alliées, la France demanda que la SDN remette aux Alliés le soin de régler cette question. Le 15 mars 1923, s'appuyant sur l'article 87 du traité de

Versailles (droit des Alliés de déterminer les frontières polonaises), la possession de Vilnius était reconnue en droit aux Polonais. A l'annonce de la nouvelle en Lituanie, l'indignation gagna l'ensemble de l'opinion publique. Le gouvernement lituanien refusa de reconnaître la décision alliée et décida de couper toutes ses relations avec la Pologne et ses communications avec le territoire polonais. Cet état de choses allait durer quinze ans et être finalement le signe concret de l'échec complet de la politique française.

En fait, la politique française avait eu sa part de responsabilité dans la création du conflit polono-lituanien : elle avait exploité le nationalisme polonais pour son propre profit et avait été incapable de ramener celui-ci à plus de modération. Elle avait conduit les Lituaniens à rechercher en désespoir de cause le soutien d'une Puissance, qui les avait pourtant exploités pendant quatre ans, en étant incapable d'apporter un soutien clair à l'existence nationale lituanienne. L'échec définitif de l'idée d'une entente polono-lituanienne et, au contraire, le maintien de l'hostilité existant entre les deux peuples marquaient les limites d'une politique, basée sur des considérations stratégiques et ayant négligé la puissance de nationalismes souvent antagonistes.

© *Julien Gueslin, 2001.*

© *Cahiers Litvaniens, 2001.*

# La langue lituanienne vue par les linguistes français

par Algirdas Sabaliauskas

Professeur à l'Institut de langue lituanienne de Vilnius

Membre de l'Académie des Sciences de Lituanie

La linguistique comparative comme nouvelle branche de la science des langues émerge au début du XIX<sup>e</sup> siècle, suite aux considérables progrès que font à cette époque les Européens dans leur connaissance du sanskrit, l'ancienne langue indienne. Aujourd'hui encore, les linguistes évoquent Max Müller, professeur d'origine allemande de l'Université d'Oxford, pour qui la linguistique comparative sans le sanskrit serait comme l'astronomie sans les mathématiques. C'est d'ailleurs à Paris que se crée le Centre d'études linguistiques indiennes, où l'Allemand Franz Bopp, fondateur de la linguistique comparative, et Max Müller débutent leurs études du sanskrit.

Quelle fut la surprise, pour les linguistes de l'époque, de découvrir quelque part au bord du Niémen l'existence d'un peuple, qui, aujourd'hui encore, utilise et prononce certains mots de la même manière qu'il y a plus de deux mille ans dans l'Inde antique. Par exemple : lit.<sup>1</sup> *sūnus* – skr. *sūnub* (fils) [le *b* du sanskrit dans certaines positions se prononce comme *s*] lit. *vyras* [*y* = *i*] – skr. *vīrah* (homme, mari) lit. *avis* – skr. *avis* (mouton), lit. *dūmas* – skr. *dhūmah* (fumée), lit. *padas* – skr. *pādab* (plante du pied). De toutes les langues indo-européennes vivantes, le lituanien se révèle être celle qui a conservé le plus grand nombre de traits anciens de la langue-mère indo-européenne. Dès lors, les principales universités européennes lui ouvrent leurs portes.

Cette découverte est aussi importante pour l'étude de la langue lituanienne que pour la renaissance nationale de la Lituanie. A cette époque, les Lituaniens ne sont pas indépendants. Dans le pays dominant le russe et le polonais, surtout dans les villes ; il n'y a ni écoles, ni journaux lituaniens. De manière générale, le lituanien n'est utilisé que par les paysans : c'est la « langue des chaumières ». Son usage se raréfie progressivement. La disparition de la langue lituanienne est particulièrement rapi-

<sup>1</sup> lit. : lituanien ; skr. : sanskrit.

de en Petite Lituanie (*Mažoji Lietuva*), région intégrée à la Prusse Orientale. Même les chercheurs qui étudient la langue sont souvent convaincus qu'elle n'a pas d'avenir.

Face à l'intérêt des éminents linguistes étrangers pour leur langue maternelle, les Litvaniens commencent à s'y intéresser également. Plusieurs intellectuels litvaniens ayant oublié leur langue se remettent à l'apprendre grâce aux travaux des linguistes étrangers. Les dirigeants du mouvement de renaissance nationale expriment leur reconnaissance pour ces travaux, auxquels des linguistes litvaniens commencent aussi à s'associer.

C'est en Allemagne que la linguistique comparative se développe initialement. Aussi n'est-il guère étonnant que les chercheurs de ce pays soient parmi les premiers à s'intéresser à la langue litvanienne dont les particularités archaïques leur permettent d'expliquer différentes énigmes de l'histoire des langues indo-européennes.

Peu de temps après, un centre de linguistique comparative se constitue à Paris et avec lui se développe l'intérêt pour la langue litvanienne. C'est le grand linguiste suisse, Ferdinand de Saussure (1857-1913), qui est le précurseur des études litvaniennes en France. Après ses études à Genève, Leipzig et Berlin, Saussure se fixe à Paris à partir de 1880. Il y travaille jusqu'en 1891. Devenu professeur à Paris puis à Genève, Saussure étudie intensément la langue litvanienne. L'importance de ce savant dans la science de la linguistique (il s'agit en premier lieu de linguistique générale) peut être comparée à celle des travaux de Copernic pour l'astronomie ou celle d'Einstein pour la physique. Et ceci est particulièrement vrai pour sa contribution à l'étude du litvanien.

Pour la linguistique litvanienne, ses travaux sur l'accentuation sont particulièrement précieux. Le début de ses études remonte à l'année 1889 : le 8 juin de cette année-là, Saussure présente son premier exposé sur l'accentuation litvanienne devant la Société de Linguistique de Paris. L'article rédigé sur la base de cet exposé est publié en 1894 dans les « Mémoires de la Société de Linguistique de Paris ». Le 8 septembre de la même année, lors du X<sup>e</sup> Congrès des orientalistes qui se tient à Genève, il présente un autre exposé où il formule les principes fondamentaux de l'accentuation litvanienne. Après plusieurs années de travaux consacrés à l'accentuation litvanienne, Saussure attire l'attention sur les étonnantes particularités de l'accent litvanien. Il devient le premier chercheur à pouvoir expliquer les raisons de ces particularités. Son exposé de 1896 est publié dans une revue allemande. A présent, toute personne qui étudie quelque peu sérieusement l'histoire de la langue

lituanienne ne peut se passer de la loi de Saussure. Parfois, on l'appelle également loi de Saussure-Fortunatov. Ceci s'explique par le fait que le linguiste russe Filip Fortunatov l'a formulée aussi de son côté, quelque temps plus tard. En ce qui concerne cette loi et ses applications à la langue lituanienne ainsi qu'aux autres langues baltes et slaves, de nombreuses études y ont été consacrées et des discussions à ce sujet se poursuivent jusqu'à nos jours.

Lors de ses travaux sur l'accentuation lituanienne, Ferdinand de Saussure a des contacts avec des Lituniens. A ce propos, il convient de rappeler un fait très peu connu de la biographie de Saussure. Dans les archives du linguiste Kazimieras Jaunius (1848-1908) a été retrouvée et publiée en 1972 à Vilnius une lettre en latin que Saussure lui avait écrite le 23 novembre 1889. Il y écrit notamment : « Lorsque j'ai commencé à écrire mon petit livre sur l'accentuation lituanienne, je me suis rendu compte que de nombreux points de grammaire avaient été omis par négligence ; c'est pourquoi je voudrais, si cela était possible, avoir des précisions de la bouche même des Lituniens. Si j'ai trouvé à Paris de nombreux Lituniens de souche, j'ai compris que presque tous avaient une prononciation déformée par l'accent polonais et, de ce fait, il est peu probable qu'ils puissent m'aider ». A la fin de sa lettre, Saussure écrit : « Comme je ne connais ni le polonais, ni le russe, je souhaiterais que vous essayez de me répondre en latin, en allemand ou en français, mais le plus grand plaisir pour moi serait de recevoir une lettre en lituanien, surtout si vous y accentuez les mots ». Jaunius, ému par la lettre de Saussure, commença rapidement à préparer une réponse qu'il n'acheva pas et qu'il ne lui envoya jamais.

L'histoire de cette lettre de Saussure et de la réponse inachevée et jamais expédiée du linguiste lituanien fut l'objet d'une communication par le professeur Ikuo Murata, premier spécialiste japonais de la langue lituanienne, lors de la 70<sup>e</sup> conférence de la Société de linguistique du Japon, le 15 juin 1975.

A partir de 1888-1889, Ferdinand de Saussure enseigne la langue lituanienne à Paris. C'est le premier cours de lituanien donné dans la capitale française. En 1901-1902, il l'enseigne également à Genève.

Aujourd'hui encore, l'on ne peut affirmer avec certitude que Saussure ait séjourné en Lituanie. Les uns supposent qu'il y est venu en 1879, après ses études à Berlin. Les autres penchent plutôt pour 1880, après la soutenance de sa thèse de doctorat. C'est vraisemblablement en Lituanie prussienne (aujourd'hui, région de Kaliningrad) qu'il séjournait.



En 1889, Saussure se voit confier une chaire à l'École des Hautes Études à Paris à condition de prendre la nationalité française. Saussure décide cependant de revenir dans sa patrie. En 1891, il est nommé professeur de grammaire comparative des langues indo-européennes à l'Université de Genève. La même année, la chaire à l'École des Hautes Études de Paris est proposée à Antoine Meillet (1866-1936), un autre éminent linguiste, français et un des meilleurs élèves de Saussure. Grâce à l'activité scientifique et pédagogique de ce dernier et comme le dira son disciple, le grand linguiste polonais Jerzy Kurylowicz, Paris devient La Mecque de la linguistique comparative.

Meillet ne laisse pas d'importants travaux sur la langue lituanienne, mais il a le mérite d'avoir transposé les enseignements de la langue lituanienne, dans ses travaux, sur les autres langues indo-européennes et surtout les langues slaves. Il enseigne le lituanien et fait des comptes-rendus de travaux sur la langue lituanienne. Il se rend trois fois en Lituanie. Là, il fait connaissance avec les linguistes lituaniens les plus éminents tels que Jonas Jablonskis (1860-1930) et Kazimieras Būga (1879-1924). En 1922, il donne une conférence sur le rôle de la langue lituanienne pour la linguistique indo-européenne à l'Université de Kaunas. La même année, il participe à un cycle de conférences sur le lien entre la langue et la culture nationale à l'Université de Riga, en Lettonie.

L'approche d'Antoine Meillet sur les relations entre les langues baltes et slaves est particulièrement intéressante. Dès l'origine de la linguistique comparative, la plupart des linguistes considèrent que, au-delà de la première scission des langues indo-européennes, les langues baltes et slaves continuent pendant un certain temps à ne former qu'une langue, nommée parfois langue-mère balto-slave. Meillet, dans ses différents ouvrages et surtout dans son livre « Les dialectes indo-européens » (Paris, 1908), remet en cause cette théorie. Selon lui, les langues baltes et slaves sont issues de différents dialectes indo-européens et leurs ressemblances sont liées à leur long voisinage et à leur évolution dans des conditions semblables. Nombreux sont les linguistes, parmi lesquels les linguistes lituaniens, qui tiennent aujourd'hui encore à la théorie de Meillet.

Lorsque le Lituanien Juozas Bukota fait ses études linguistiques à Paris, il va chaque semaine voir son professeur Meillet et, ensemble, ils lisent ce chef-d'œuvre de la poésie lituanienne que constitue le long poème « *Anykščiu šilelis* » (« La forêt d'Anykščiai ») de Antanas Baranauskas.

Quand les linguistes lituaniens veulent insister sur le caractère archaïque de leur langue et sur son importance pour la linguistique com-

parative indo-européenne, ils aiment à répéter les propos de Meillet : « Celui qui veut savoir comment parlaient nos aïeux doit venir entendre parler le paysan lituanien ».

En 1966, au centenaire de la naissance d'Antoine Meillet (qui fut aussi celui de la Société de Linguistique de Paris) participe un éminent linguiste indien, Suniti Kumar Chatterji, ancien recteur de l'Université de Calcutta. Sur le chemin du retour, le savant indien fait une escale d'une semaine en Lituanie. Lors de sa visite chez le recteur de l'Université de Vilnius (en compagnie de l'auteur de ces lignes), S.K. Chatterji sort un calepin aux feuilles jaunies par le temps pour lire, avec un bel accent lituanien, deux chansons populaires lituanienes. K.S. Chatterji avait noté ces chansons à Paris cinquante ans plus tôt, lors du séminaire de Meillet sur la langue lituanienne qu'il suivit comme étudiant.

L'ouvrage de Meillet « La méthode comparative en linguistique historique » (Paris, 1925), issu du cycle de ses conférences à l'Université d'Oslo, est publié en Lituanie en 1956 sous le titre éponyme « *Lyginamasis metodas istorinėje kalbotyroje* » (traduit du français par Kazimieras Kuzavinis).

La liste des élèves d'Antoine Meillet inclut toute une pléiade de linguistes célèbres du XX<sup>e</sup> siècle, originaires de différents pays. Une grande partie laissent leurs empreintes dans l'histoire des études de la langue lituanienne. Parmi eux, les Français Robert Gauthiot, Emile Benveniste et André Vaillant, les Polonais Jerzy Kurylowicz et Jan Safarewicz, les Italiens Giacomo Devoto et Giuliano Bonfante, le Norvégien Christian S. Stang, le Suisse Max Niedermann, le Danois Louis T. Hjelmslev, le Tchèque Vaclav Machek et l'Indien déjà cité, S.K. Chatterji.

Quant au linguiste français Robert Gauthiot, il connaît un destin tragique. En juillet 1900, incité par son professeur Antoine Meillet et avant même d'avoir obtenu son diplôme universitaire, le jeune linguiste part en Lituanie. Il passe près de deux mois dans le village de Buivydžiai, dans la région de Pandėlys. De retour à Paris en 1903, il publie ses travaux dans un livre intitulé « Le parler de Buividze » qui lui vaut le diplôme de l'École des Hautes Études. L'étude de Gauthiot est la première description d'un des dialectes lituaniens parue en librairie. Sur son voyage et son séjour en Lituanie, Gauthiot écrit également un intéressant rapport<sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> *Rapport sur une mission scientifique en Lituanie russe*, par M. R. Gauthiot. Paris, Imprimerie Nationale, MDCCCIII (Extrait des Nouvelles Archives des Missions scientifiques, t. X, p. 353-377)

Robert Gauthiot publie encore d'autres études sur la langue lituanienne, de moindre importance. Il a de nombreux contacts avec les Lituaniens installés à Paris. Le 13 janvier 1901 à Lille par exemple, il donne une conférence sur l'exposition lituanienne à Paris qu'il illustre avec des documents sur la vie des gens en Lituanie, prêtés par l'un des organisateurs de cette exposition, le futur professeur d'université Juozas Bagdonas (1866-1956), représentant connu de la renaissance nationale lituanienne.

En 1913, Gauthiot soutient sa thèse de doctorat sur la linguistique iranienne, puis organise des expéditions pour l'étude des dialectes iraniens. Malheureusement, la Première guerre mondiale interrompt son intense activité linguistique. Elle le surprend à mi-chemin vers le Pamir. Le linguiste retourne précipitamment en France. En tenue de capitaine de l'armée française, il part pour le front. Même là, au front, il ne cesse d'être linguiste. Une bougie collée sur son casque, Gauthiot lit le soir les épreuves d'un nouveau livre de son professeur Meillet. Hélas, il ne verra pas la fin de la guerre. A côté de son abri, un obus d'artillerie explose et le blesse gravement. A bout des forces, il sera ramené dans son Paris natal pour mourir. Sa mort est vraiment tragique, car il meurt en luttant contre les Allemands alors même que sa mère est d'origine allemande et que l'allemand est pour lui sa deuxième langue maternelle.

Lorsque Joseph Vendryes, linguiste français connu, souhaite faire imprimer une dédicace en l'honneur de son professeur Antoine Meillet en tête de son ouvrage « Le Langage – Introduction linguistique à l'histoire » (Paris, 1921), ce dernier lui demande de le dédier à Robert Gauthiot et aux autres linguistes français morts sur les champs de bataille de la Première guerre mondiale.

L'ouvrage de Gauthiot « Le parler de Buividze », qui le fait entrer dans l'histoire de la linguistique lituanienne, est édité à Vilnius en 1990 sous le titre « *Buivydzių šnektą* » (traduit du français par Juozas Karaciejus).

Parmi les linguistes français, Raymond Schmittlein (1904-1974) est le meilleur connaisseur de deux pays baltes à la fois – Lituanie et Lettonie – et ceci dans les domaines de la langue, l'histoire et la culture. De 1934 à 1938, il enseigne à l'Université Vytautas-le-Grand à Kaunas et, de 1938 à 1940, il est directeur de l'Institut français à Riga.

Le principal ouvrage de Schmittlein est sa « Toponymie lituanienne » (Bade, 1948). C'est son thème de prédilection et il écrit sur ce sujet de nombreux articles pour la « Revue Internationale d'Onomastique » à

Paris, dont il est l'un des rédacteurs. Lors de son séjour en Lituanie, il écrit plusieurs articles intéressants sur les relations de Napoléon avec la Lituanie et rédige un manuel de français à l'usage des Lituaniens.

Schmittlein est un universitaire, mais aussi un militaire et un homme politique, proche du général de Gaulle. Les Lituaniens n'oublient pas son activité en leur faveur après la Seconde guerre mondiale, lorsqu'il préside la Commission de l'Éducation dans la zone d'occupation française en Allemagne. Grâce à lui, les Lituaniens peuvent faire leurs études à l'Université de Tübingen, où enseignent deux célèbres linguistes lituaniens en exil, Pranas Skardžius et Antanas Salys. Avec son soutien, le *Taikomosios dailės institutas* (école des arts et métiers) est créé à Fribourg sous la direction de Vytautas Kazimieras Jonynas et des étudiants lituaniens obtiennent des bourses pour étudier l'art à Paris.

Aujourd'hui encore, des linguistes français continuent à porter de l'intérêt à la langue lituanienne. Pour exemple, notons les travaux de Paul Garde sur l'accentuation lituanienne, ceux de Jean Haudry, spécialiste des langues indo-européennes, qui publie en 1979 un article sur l'introduction comparative au lituanien dans la revue « *Lalies* », et ceux de Daniel Petit, qui publie en 1999 cinq articles sur la structure grammaticale du lituanien dans la même revue. Il est à noter que ce dernier a donné – en lituanien – un cycle de conférences très remarquées sur les études indo-européennes, en septembre 2000 à l'Université de Vilnius.

Quant à l'enseignement de la langue lituanienne à Paris, comme précisé plus haut, les premiers cours ont été donnés par Ferdinand de Saussure lui-même. Aujourd'hui, cet enseignement est toujours assuré par l'Institut national des langues et cultures orientales (Inalco).<sup>3</sup>

© *Algirdas Sabaliauskas, 2001*

© *Cahiers Lituaniens pour la traduction française, 2001*

---

<sup>3</sup> Après le départ de Ferdinand de Saussure et jusqu'en 1975, le lituanien ne semble avoir été enseigné qu'occasionnellement à Paris. Avant la Seconde guerre mondiale, seuls Antoine Meillet à l'École des Hautes Études et Michel Jonval (1902-1933) à l'École des langues orientales (Inalco) ont donné des cours. C'est en 1975 qu'un enseignement régulier du lituanien a commencé à l'Inalco, avec Rose Dupin (née Portnoy en 1913 à Kaunas). Elle fut relayée d'abord par Žibuntas Mikšys, chargé de cours, puis, depuis 1985, par Michel Chicouène, professeur de russe chargé de la direction de l'enseignement du lituanien. Le programme d'enseignement a été progressivement développé jusqu'au niveau du diplôme de l'Institut et, ces dernières années, plusieurs enseignants lituaniens y ont été successivement associés : Olga Olekienė, Myriam Mikšienė-Meraiė, Genovaitė Kačiuškienė, Nijolė Teiberienė, Laurynas-Algirmantas Skūpas, Snieguolė Liberienė, Jonas Žilinskas. (Note de l'Éditeur)

# Le lituanien, la plus archaïque des langues indo-européennes modernes

par Guido Michelini

*Professeur de linguistique à l'Université de Parme (Italie)*

*Docteur es sciences philologiques de l'Université de Vilnius*

*Docteur honoris causa de l'Université de Klaipėda*

Sous sa forme de documents écrits, l'histoire de la langue lituanienne commence il y a moins de cinq cent ans. C'est en 1547 que paraît le tout premier texte imprimé en lituanien – le livre de Mažvydas *Catechismusa prasty Szadei* (Paroles simples du catéchisme) – à une époque où des langues telles que le français et l'italien sont déjà adossées à une tradition écrite de plusieurs siècles.

Ce livre de 1547 fut le premier d'une série d'écrits religieux publiés par les luthériens à Königsberg, en Prusse Orientale, afin de fournir à la communauté lituanienne locale et à celle – beaucoup plus importante – du Grand-duché de Lituanie voisin, un instrument didactique et liturgique luthérien en langue nationale. Ces écrits sont en réalité, pour la plupart, des traductions à partir de l'allemand, du latin et du polonais. Citons, par exemple, le *Catechismusa* et d'autres œuvres attribuées à Mažvydas, dont les sources ont été reproduites avec les textes lituaniens dans un ouvrage récemment publié en Lituanie<sup>1</sup>, l'*Enchiridion - Catechismas mafsas* (Enchiridion - Petit catéchisme) de 1579, version lituanienne de l'*Enchiridion* de Luther, l'anthologie des extraits du nouveau testament *Euangelias bei Epistolas* (Évangéliste et Lettres) de la même année, dont les textes ont été traduits selon la Bible allemande de Luther, la Vulgate latine et peut-être la version polonaise, ainsi que la *Žemczuga Theologischka* (Perle théologique) de 1600, dont les sources latines et allemandes sont reproduites à côté des textes lituaniens dans l'édition critique établie par l'auteur de ces lignes<sup>2</sup>. En revanche, les sermons, publiés dans l'importante *Postilla* (Glose) de Bretkūnas de 1591,

<sup>1</sup> G. Michelini, *Martyno Mažvydo raštai ir jų šaltiniai* (Les écrits de Martynas Mažvydas et leurs sources), Vilnius, Mokslo ir enciklopedijų leidybos institutas, 2000.

<sup>2</sup> *Simono Vaišnorio 1600 metų Žemczuga Theologischka ir jos šaltiniai* (La *Žemczuga Theologischka* de 1600 de Simonas Vaišnoras et ses sources), Vilnius, Baltos lankos, 1997.

sont des textes originaux, compilés néanmoins sur la base des gloses en allemand et en latin, de théologiens luthériens parmi les plus réputés.

Durant la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, des ouvrages en lituanien sur l'argumentation religieuse commencent à paraître dans le Grand-duché de Lituanie, édités par des catholiques ou des calvinistes ; ces derniers ont connu une très grande expansion jusqu'à l'implantation des jésuites à Vilnius (1570), mais ensuite cédèrent progressivement le terrain aux catholiques tout en gardant de l'influence dans certains districts, tels que ceux de Kėdainiai et de Biržai. Ces ouvrages publiés dans le Grand-duché sont en grande partie eux aussi des traductions, surtout du polonais comme par exemple, le *Katbechismas* (Catéchisme), édité par les catholiques en 1595, dont la source polonaise est reproduite dans une récente édition critique du texte lituanien sous la direction de J. Palionis<sup>3</sup> ; le catéchisme calviniste de 1598 publié avec l'original en polonais ; la *Postilla Catholicka* (Glose catholique) de 1599, la *Postilla Lietuviszka* (Glose lituanienne), publiée par les calvinistes en 1600.

La littérature profane lituanienne se développe assez tardivement dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. A cette époque d'annexion russe, les écrivains et savants de Lituanie se mettent à écrire en langue lituanienne, la préférant à la langue polonaise qui, pour des raisons historiques – l'union du Royaume de Pologne et du Grand-duché de Lituanie en 1569 – avait acquis à partir du XVII<sup>e</sup> siècle un rôle très important dans la vie culturelle du pays, déclassant le lituanien au rang de dialecte. Cependant, la polonisation linguistique et culturelle eut un effet marginal sur la plupart des Lituaniens, majoritairement illettrés, qui continuèrent à utiliser comme seule langue de communication l'idiome lituanien hérité de leurs ancêtres. Jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, il y avait très peu d'œuvres littéraires qui méritent d'être mentionnées. Parmi celles-ci, on peut citer le poème de D. Poška *Mužikas Žiamaičiu yr Lietuwoš* (Le paysan de Samogitie et de la Lituanie), composé entre 1815 et 1825, et le recueil *Geismes swietischkas ir szwintas* (Chansons laïques et religieuses) de A. Strazdas, imprimé à Vilnius en 1817. Signalons aussi l'important poème de K. Donelaitis, *Metai* (Les saisons de l'année), écrit en Prusse Orientale quelques dizaines d'années plus tôt et publié post-mortem en 1818 à Königsberg.

<sup>3</sup> *Mikalojaus Daukšos 1595 metų Katechizmas* (Le catéchisme de 1595 de Mikalojus Daukša), Vilnius, Mokslo ir enciklopedijų leidykla, 1995.

Quant à la littérature populaire, son héritage est sans aucun doute beaucoup plus significatif et elle appartient à l'une des plus riches en Europe. Transmise oralement durant des siècles à travers le peuple lituanien, elle conserve de nombreux témoignages de l'ancienne religion païenne (le peuple lituanien se convertit au christianisme seulement en 1387 et fut le dernier peuple païen en Europe) ainsi que des traditions culturelles anciennes typiquement baltes. Les mélodies des chansons gardent ainsi des éléments d'un évident archaïsme, surtout dans la polyphonie sous forme de canons. Le patrimoine de la littérature populaire s'est enrichi de nombreux nouveaux éléments grâce à ses liens avec les autres traditions culturelles européennes. La première anthologie de textes populaires lituaniens *Dainos oder Litthauische Volkslieder* (Dainos ou chansons populaires lituaniens) de Liudvikas Reza (Königsberg, 1825) ne remonte cependant qu'à moins de deux cents ans et la plupart des milliers de textes populaires n'ont été retranscrits que durant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Il manque donc de la matière pour pouvoir retracer le développement de la littérature populaire depuis son émergence jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. La comparaison avec d'autres littératures populaires d'Europe reste ainsi le seul moyen pour distinguer les couches archaïsantes des plus récentes.

Ces considérations relatives aux éléments anciens et modernes dans la littérature populaire s'appliquent à la langue lituanienne, qui est la plus archaïque des langues indo-européennes vivantes. Car, si la transcription de la littérature populaire date du XIX<sup>e</sup> siècle, les écrits lituaniens les plus anciens remontent au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. La langue lituanienne écrite à partir de cette époque n'a pas sensiblement changé par rapport à la langue moderne, même si certains archaïsmes observés encore dans les premiers textes ont disparu. Elle affiche des aspects fortement archaïques que des langues telles que le latin et le grec ont perdu il y a plus de deux mille ans. Mais la langue lituanienne, durant sa pré-histoire (dès l'époque post-indo-européenne jusqu'au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle), avait intégré dans son système de nombreux éléments nouveaux, comme cela peut être observé si on la compare avec des langues indo-européennes d'attestation plus ancienne telles que le sanskrit, le latin, le grec, le hittite ou le gothique. Ainsi, Antoine Meillet (1866-1936), le grand indo-européiste français, a eu tout à fait raison lorsqu'il écrivait : « Le lituanien est remarquable par quelques traits qui donnent une impression d'antiquité indo-européenne (...). Toutefois, en raison de la date très tardive où il est connu, le lituanien a un système grammatical

autre que le système indo-européen<sup>4</sup>. La langue lituanienne d'il y a deux mille ans avait probablement un système grammatical non moins archaïque que celui des langues indo-européennes d'attestation plus ancienne, et de ce fait, il est justifié de dire que la plupart des éléments nouveaux du lituanien sont apparus après le V<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire dans le millénaire qui précède la période des premières attestations écrites.

Le lituanien – qui forme avec le letton et le vieux-prussien (disparu au XVIII<sup>e</sup> siècle) le groupe balte<sup>5</sup> de la famille indo-européenne – doit son archaïsme au fait que, de ses origines à nos jours, il n'a pas subi de changements phonétiques au point d'altérer sensiblement la structure phonologique de la parole indo-européenne. Les consonnes d'origine se sont maintenues presque toujours, soit en position initiale, soit à l'intérieur d'un mot tandis qu'à la fin des mots se maintient jusqu'à aujourd'hui le très important phonème *s* qui contribue à confier aux formes morphologiques une patine d'archaïsme indo-européen. Par exemple : lit.<sup>6</sup> *vilkas* « loup », gr. *lúkos* « loup » et skr. *vrkas* « loup ». Contrairement aux langues slaves voisines, les vélares dérivées des labio-vélares indo-européennes ne se sont pas palatalisées mais se sont conservées comme telles jusqu'à présent dans tous les cas phoniques. Ex. : lit. *káišti* « racler » et sl. *česati* « racler » ; lit. *keturi* « quatre » et sl. *četverŭ* « quatre ». De même, les voyelles d'origine se sont maintenues, soit en position initiale, soit à l'intérieur d'un mot, avec l'ancienne distinction indo-européenne entre les voyelles longues et brèves. Par exemple : *ĩ* dans lit. *avis* « mouton » avec lat. *ovis* « mouton » et skr. *ávis* « mouton » ; *ĩ* dans lit. *vyras* « homme, mari », lat. *vir* « homme » et skr. *vīrás* « homme ». Dans la position finale d'un mot, les voyelles brèves sont tombées dans de rares cas (ce phénomène est plus répandu dans les dialectes) et les voyelles longues se sont réduites seulement dans le cas d'accentuation descendante (ou grave, selon la terminologie plus traditionnelle), comme on va le voir avec la « loi de Leskien ». Presque toutes les diphtongues indo-européennes sont restées dans leur structure originale jusqu'à aujourd'hui, en modifiant tout au plus le timbre d'un élément vocalique. La seule diphtongue *\*ei* a subi des mutations plus importantes.

<sup>4</sup> Cf. *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, Paris, Hachette, 1935 (8<sup>me</sup> éd.), p.73.

<sup>5</sup> Pour en savoir plus sur le groupe balte, le lecteur peut consulter le livre *Vergleichende Grammatik der Baltischen Sprachen* de Ch.S. Stang, Oslo, Universitetsforlaget, 1966.

<sup>6</sup> lit : lituanien ; gr. : grec ; lat. : latin ; skr. : sanskrit ; sl. : ancien slave ; it. : italien ; fr. : français.



Pour les raisons évoquées, la racine indo-européenne apparaît facilement dans de nombreux mots lituaniens ; à titre indicatif, nous donnerons ici quelques exemples : lit. *áuḡti* « grandir » (cf. lat. *augeo* « grandis », gr. *auksō* « agrandis », got. *aukan* « multiplier »), lit. *brólis* « frère » (cf. lat. *frāter* « frère », skr. *bhrātā* « frère »), lit. *dantīs* « dent » (cf. lat. *dens*, *dentis* « dent », gr. *ōdōn*, *ōdōntas* « dent », skr. *dān*, *datās* « dent »), lit. *diēvas* « dieu » (cf. lat. *deus* « dieu », skr. *devās* « dieu »), lit. *grėbti* « attraper » (cf. skr. *gṇbbhṛāti* « il attrape », got. *graban* « creuser »), lit. *kálnas* « montagne » (cf. gr. *kolōnós* « colline », lat. *collis* « col »), lit. *laūkas* « champ » (cf. lat. *lūcus* « clairière »), lit. *mėnuo* « mois » (cf. lat. *mėnsis* « mois », gr. *mėn* « mois »), lit. *nėsti* « porter » (cf. skr. *nāsati* « il obtient », gr. *en-enkeîn* « avoir porté »), lit. *rasā* « rosée » (cf. lat. *rōs* « rosée », skr. *rāsas* « liquide »). Pour son conservatisme phonologique, le lituanien rappelle, par certains aspects, l'italien qui respecte assez fidèlement la matrice latine alors que le français, suite à une série de mutations phonétiques, s'est éloigné considérablement du latin. Par exemple : it. *fede* et fr. *foi* avec lat. *fide(m)* ; it. *maturu* et fr. *mûr* avec lat. *maturu(m)* ; it. *padre* et fr. *père* avec lat. *patre(m)*. Dans l'aire des dialectes toscans dont la langue italienne est issue, il n'existait ni substrat celtique, ni superstrat germanique de type francique, qui sont à l'origine des modifications phonétiques majeures du français par rapport au latin. De même, les communautés allophones avaient une influence insignifiante sur l'évolution phonologique des dialectes lituaniens marqués par un conservatisme très prononcé et dont la langue lituanienne standard est issue.

Il est intéressant de définir les changements les plus importants qui se sont produits dans le système phonologique lituanien durant sa période préhistorique.

Comme langue du groupe *satem* (auquel appartiennent également les autres langues baltes, les langues slaves, le sanskrit et l'iranien), le lituanien a produit la palatalisation et la transformation des occlusives vélaires indo-européennes en spirantes ou affriquées. Cette évolution correspond à celle qui s'est produite du latin vers les langues romanes quand *k* et *g* étaient précédés d'une voyelle antérieure ; par conséquent, les anciennes labio-vélaires indo-européennes ont pu se transformer en simples vélaires (*k*, *g*, *gb*). Ainsi, on peut expliquer une série de divergences du lituanien par rapport aux langues qui n'entrent pas dans le groupe *satem*, comme le grec, le latin et le gothique. A titre d'illustration, nous pouvons donner ici les exemples relatifs au phonème initial d'un mot : lit. *šárka* « pie » ≈ gr. *kóraks* « corbeau », lit. *šėlpti* « aider » ≈ got. *hīlpan* « aider » (où l'aspiration de \**k* est due à la Lautverschiebung germanique), lit. *širdis* « cœur » ≈ lat. *cor*, *cordis* « cœur », lit. *šlioti*

« balayer » ≈ lat. *cluo* « nettoie », lit. *žándas* « joue » ≈ gr. *gnáthos* « mâchoire », lit. *žinóti* « savoir » ≈ gr. *gi-gnōskō* « j'apprends », lit. *žąsis* « oie » ≈ gr. *kbēn* « oie », lit. *žiemà* « hiver » ≈ gr. *kheimōn* « hiver ». Ceci permet également d'expliquer les autres cas où une vélaire lituanienne correspond à une occlusive labio-vélaire (ou à son développement avec une occlusive non vélaire) des langues qui ne font pas partie du groupe *satem* ; pour le phonème initial d'un mot, il est possible de trouver des correspondances comme dans les exemples suivants : lit. *gāras* « vapeur » ≈ gr. *théros* « chaud », ≈ lat. *furnus* « boulangerie », lit. *gimti* « naître » ≈ lat. *venio* « j'arrive », gr. *baínō* « je vais », lit. *kàs* « qui » ≈ lat. *quis* « qui », lit. *keturì* « quatre » ≈ lat. *quattuor* « quatre » ≈ gr. *téssares* « quatre ». Par rapport au grec et au latin, le lituanien joue un rôle important en montrant que le phonème initial ne pouvait être autre que labio-vélaire.

Comme dans les langues slaves et celles germaniques, les occlusives sonores aspirées indo-européennes ont perdu leur aspiration en lituanien, contrairement au sanskrit, au grec et au latin qui l'ont conservée ; le sanskrit comme telles (ou sous forme de *h*), le grec et le latin sous forme d'occlusives sourdes aspirées qui, dans le latin, sont devenues spirantes dans un contexte phonétique et historique différent. Ainsi s'expliquent les correspondances suivantes : lit. *bálti* « devenir blanc » ≈ skr. *bbāmas* « lumière » ≈ gr. *phaliós*, « blanchâtre, blanc clair », lit. *duktė* « fille » ≈ gr. *thugátēr* « fille », lit. *dūmai* « fumée » ≈ skr. *dhūmās* « fumée » ≈ lat. *fumus* « fumée », lit. *ginti* « défendre » ≈ skr. *bānti* « il frappe » ≈ gr. *theinō* « je casse ». Tous ces cas comportent une consonne initiale qui est la continuation d'une occlusive aspirée indo-européenne.

Le lituanien a perdu le \**n* à la fin des mots (correspondant souvent au *m* du latin et du sanskrit) : depuis longtemps, le \**n* est devenu caduc dans les formes du nominatif singulier des thèmes en nasale (par ex. *pie-muō* « berger » < \**peimōn*) au même titre que le \**r* du nominatif singulier des thèmes en liquide (par ex. *sesuō* « sœur » < \**suesōr*) et, plus récemment, il disparaît dans les désinences de l'accusatif singulier, comme on peut le constater dans différents dialectes. Jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, une nasalisation de type français subsistait comme une trace du *n* dans ces désinences, éludée peu à peu. Ceci explique historiquement l'apparition des graphèmes lituaniens *a*, *e*, *i*, *u*. La consonne \**n* a disparu même dans le groupe *ns*, où la sifflante résulte souvent de la mutation d'une occlusive dentale. Les graphèmes lituaniens *a*, *e*, *i*, *u* indiquent le maintien d'une nasalisation au début de la tradition écrite, que les exemples suivants démontrent : *kąsti* « mordre » ≈ *kānda* « il mord » et *lišti* « pénétrer » ≈ *lėnda* « il pénètre ».

En ce qui concerne le vocalisme, il faut d'abord noter que nombreux sont les cas où les phonèmes de timbre *i*, ou *u* plus rarement, du lituanien ne sont pas d'origine indo-européenne mais représentent le développement lituanien d'un appui vocalique d'une liquide ou nasale agissant comme centre d'une syllabe. Ceci peut être facilement constaté par la comparaison avec les autres langues indo-européennes et, éventuellement, par une simple confrontation avec des mots coradicaux à différente apophonie, lorsque ce phénomène touche les racines du mot. Par exemple : lit. *dīrginti* « irriter » ≈ got. *dragan* « porter », lit. *gīrti* « flatter » ≈ skr. *gṛnāti* « il flatte », lit. *kirmis* « ver » ≈ skr. *kṛmīs* « ver », lit. *mirtis* « mort » ≈ lat. *mors*, *mortis* « mort », lit. *pilti* « verser » ≈ skr. *pr̥ṇāti* « il remplit », lit. *spīrti* « donner un coup de pied » ≈ skr. *sp̥hurāti* « il met dehors » ≈ lat. *sp̄erno* « je retire », lit. *dėšimt* « dix » ≈ lat. *decem* « dix » ≈ gr. *déka* « dix », lit. *drįsti* « oser » ≈ lit. *drašūs* « courageux », lit. *gīlti* « piquer » ≈ lit. *gėlti* « piquer », lit. *minti* « rappeler » ≈ lit. *manýti* « penser », lit. *kūlti* « battre le blé » ≈ lit. *kālti* « battre, foncer ». Plus rarement, ces voyelles se sont développées à partir d'un appui vocalique dans d'autres contextes phoniques comme par ex. dans le cas de *ugnīs* « feu » (cf lat. *ignīs* « feu » et skr. *agnīs* « feu »).

Les voyelles indo-européennes \**ǎ* et \**ǝ* sont confluées dans une voyelle unique de timbre *a*, comme dans les autres langues baltes et les langues germaniques, alors que dans les langues slaves voisines, en revanche, la même voyelle a un timbre *o*. Pour cette raison, le *a* du lituanien correspond non seulement à *ǎ* mais aussi à *ǝ* (ou ses mutations ultérieures) dans les langues grecque et latine. A titre d'exemples : lit. *akīs* « œil » ≈ gr. *ósse* « deux yeux » ≈ lat. *oculus* « œil », lit. *aštuoni* « huit » ≈ gr. *októ* « huit » ≈ lat. *octo* « huit », lit. *kálnas* « montagne » ≈ lat. *collis* « col », lit. *rátas* « roue » ≈ lat. *rota* « roue », lit. *sāpnas* « rêve » ≈ gr. *húpnos* « rêve » ≈ lat. *somnus* « rêve ». On observe en revanche la correspondance entre le *a* lituanien et le *ǎ* grec ou latin, comme par ex. lit. *anýta* « belle-mère » ≈ lat. *anus* « femme âgée », lit. *ašīs* « axe » ≈ gr. *áksōn* « axe » ≈ lat. *axis* « axe », lit. *áuksas* « or » (de < \**áusas*) ≈ lat. *aurum* « or », lit. *barzdà* « barbe » ≈ lat. *barba* « barbe ».

Le phonème indo-européen \**ā* s'est muté récemment en *o* dans la langue littéraire alors que divers dialectes ont conservé le timbre inchangé. La combinaison \**iā* est souvent continué par *io* ou *'o* (*o* avec diésisation ou « adoucissement » de la consonne précédente). Dans certaines formations morphologiques nominales (les thèmes en *ė*) et verbales (le passé simple en *ė*), \**iā* a changé en *ē*.

Le phonème indo-européen \**ō* se prononçait fermé dans la plupart des contextes phoniques du lituanien, ce qui a favorisé son assez ancienne diphtongaison en *uo*. Ceci explique pourquoi le *uo* lituanien correspond au *ō* latin et grec comme par ex. dans les cas suivants : lit. *dúoti* « donner » ≈ gr. *dī-dōmi* « je donne », lit. *puotà* « festin » ≈ gr ; *pōma* « boisson », lit. *úoksas* « creux » ≈ lat. *ōstium* « entrée ».

Par rapport à la diphtongue \**uo*, la matrice du *ie* est sensiblement différente. Le *ie* ne provient pas d'un phonème indo-européen mais est issu de la diphtongue \**ei* en passant par une phase intermédiaire avec le phonème *ē* très fermé, comme par ex. dans les cas suivants : dievas « dieu » (cf. lat *deus* « dieu »), *pienas* (cf. skr. *pāyas* « liquide, lait »), *žiemà* « hiver » (cf. gr. *kheimōn* « hiver »).

Les diphtongues *uo* et *ie* mentionnées ci-dessus, ainsi que les voyelles longues lituanienes *ā* (> *o* dans la langue littéraire), *ē*, *ī*, *ū*, se sont réduites respectivement en voyelles brèves *ǔ*, *ĩ*, *ǎ*, *ě*, *ĩ*, *ũ* dans la syllabe finale d'un mot en cas d'intonation descendante ou grave, selon la terminologie traditionnelle (loi de Leskien). Pour illustrer ce phénomène, on peut confronter les formes des verbes simples à leurs équivalents avec le pronom réfléchi ainsi que les formes des adjectifs simples à leurs équivalents à flexion déterminée. L'insertion d'un pronom réfléchi ou d'un pronom enclitique conduit à ce que les désinences des verbes ou des adjectifs ne sont plus dans la syllabe finale d'un mot et donc ne sont plus assujettis à la loi de Leskien. Par exemple : *šukúoju* « je peigne » ≈ *šukúojuosi* « je me peigne », *šukúoji* « tu peignes » ≈ *šukúojiesi* « tu te peignes », *šukúojame* « nous peignons » ≈ *šukúojamės* « nous nous peignons », *šukúojate* « vous peignez » ≈ *šukúojatės* « vous vous peignez » ; *gerù* « avec gentillesse » ≈ *gerúoju* « avec beaucoup de gentillesse », *gerì* « gentils » (nominatif) ≈ *geriejì* « les gentils », *gerūs* « gentils » (accusatif) ≈ *gerúosius* « les gentils ». Il en résulte que la mutation du \**ō* en *uo* et du \**ei* en *ie* s'est opérée avant la loi de Leskien.

Concernant les modifications dans l'accentuation, il convient de rappeler les phénomènes de la loi de Saussure-Fortunatov qui précède celle de Leskien. Si l'avant-dernière syllabe comporte une voyelle brève ou une voyelle longue (ou diphtongue) avec une intonation ascendante et si la dernière syllabe comporte une voyelle longue (ou diphtongue) avec une intonation descendante, l'accent indo-européen sur l'avant-dernière syllabe se déplace sur la dernière syllabe ; ce schéma permet d'expliquer l'accent final des formes flexives du deuxième type d'accentuation, comme *rankà* « main », *rankàs* « mains » (accus.), *pirštù* « avec le doigt » *pirštè* « dans le doigt » qui, à l'origine, avaient un accent sur la première

syllabe. Ces changements, ainsi que le déplacement de l'accent du à la voyelle brève ou des mutations analogues, ont conduit à de nombreux cas où la syllabe accentuée diffère de celle de la période indo-européenne.

Ce bref panorama sur les origines du système phonologique du lituanien serait incomplet si on omet les phonèmes *f*, *x* (*ch*) et *h* qui ne font pas partie de l'héritage indo-européen lituanien. Ils sont entrés dans le système grâce aux emprunts récents aux autres langues. On peut citer par ex. *fantāzija* « imagination », *figūrà* « silhouette », *charākteris* « caractère », *chōras* « chœur », *harmōnija* « harmonie », *hìmnas* « hymne ». Ceci explique le rôle marginal des *f*, *x* et *h* dans la langue lituanienne et le fait que de tels phonèmes n'ont jamais été utilisés dans les abondantes structures morphologiques issues directement de l'indo-européen.

© Guido Michelini, 2001

© Cahiers Lituaniens pour la traduction française, 2001

# Le grand poète Maironis

*par Aldona Ruseckaitė*

*Directrice du Musée Maironis de la littérature lituanienne*

Maironis est une figure emblématique de la poésie lituanienne. Son nom couvre toute une époque de la culture littéraire du pays. Au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, l'œuvre de Maironis est à l'origine d'une école poétique, avec ses thèmes spécifiques et ses propres formes de versification dont la portée est d'une importance majeure pour l'évolution de la poésie lituanienne.

Ses poèmes sont profondément ancrés dans la conscience nationale et appartiennent aujourd'hui encore au patrimoine culturel de la Lituanie. La poésie de Maironis éveille toujours un sentiment de fierté nationale et d'élan patriotique chez les Litvaniens ; elle a contribué à la formation de l'identité nationale et à la compréhension de sa valeur, tant durant les périodes de renaissance nationale que durant les époques d'oppression. Ses vers sont devenus une composante de l'art populaire et étaient chantés jadis comme ils le sont aujourd'hui encore.

Maironis ne fut toutefois pas seulement un grand poète, mais également un dramaturge, un savant, un enseignant, un historien, un publiciste, un théologien et le recteur du Séminaire catholique.

De son vrai nom, il s'appelait Jonas Mačiulis. Il est né le 2 novembre 1862 dans le petit domaine de Pasandravis, près de Raseiniai. Son père, paysan libre et peu cultivé, était une personnalité forte, à l'esprit vif et débordant d'énergie. Dans ses ambitions, il ne cédait en rien aux nobles du voisinage. Son fils Jonas a sans doute hérité de certains traits de son père. La mère était une femme calme, douce et affectueuse. C'est dans une ambiance familiale chaleureuse que Jonas, l'aîné, a grandi, avec ses trois sœurs Kotryna, Marcelė et Pranciška.

Le futur poète fit ses études primaires à la maison, où l'instituteur se déplaçait exprès pour lui. Plus tard, sous le nom anobli de Maciulavičius, il entre au Lycée de Kaunas, puis part à Kiev pour poursuivre ses études à la Faculté des belles-lettres de l'Université. Lors de ses études au lycée, il s'enthousiasme pour les œuvres de Mickewicz, Slowacki, Kraszewski, Lermontov, Pouchkine et Schiller, qui l'attirent par leur exaltation romantique et leur attachement à l'histoire. Le niveau de l'Université de Kiev

ne le satisfait cependant pas. En outre, il commence à s'intéresser à l'histoire du peuple lituanien et à son passé. Après avoir suivi pendant six mois les cours de l'université de Kiev, Maironis revient en Lituanie et, en 1884, il entre au Séminaire de Kaunas. A partir de ce moment-là, il trace sa destinée et il n'en dérogera plus. Sans hésitation, il va suivre le chemin, parfois douloureux, de sa vocation jusqu'à la fin de sa vie.

Après ses études au séminaire, il part pour Saint-Pétersbourg à l'Académie religieuse catholique. En 1892, il revient avec le titre de professeur au Séminaire de Kaunas, où il passe, selon ses propres mots, "les plus heureuses années". Il y enseigne les dogmes de la théologie et le catéchisme. Il est très apprécié par ses étudiants qui voit en lui le poète en vogue dont les vers se transforment en chansons. Deux ans plus tard cependant, Maironis repart à Saint-Pétersbourg, cette fois comme enseignant à l'Académie religieuse catholique et y reste pendant quinze ans.

En 1909, il retourne dans son pays natal où il est nommé recteur du Séminaire de Kaunas, poste qu'il gardera jusqu'à la fin de sa vie, le 28 juin 1932. Il se voue à ses fonctions et introduit des réformes, notamment en lituanisant l'enseignement, qui était jusque-là essentiellement en polonais. A titre privé, il achète dans la vieille-ville de Kaunas un hôtel particulier de style baroque, qu'il fait restaurer et où il s'installe. Cette maison est transformée en musée à partir de 1936 et elle subira d'importants travaux d'agrandissement et d'aménagement. Aujourd'hui, c'est le plus grand musée de la littérature lituanienne et il porte son nom. Outre une vaste exposition qui retrace l'histoire de la littérature du pays, il comprend l'appartement avec les huit pièces élégantes et richement décorées où vécut Maironis.

Dans sa carrière ecclésiastique, Maironis aspirait à la prélature. Cependant, il ne reçut jamais la mitre, malgré ses multiples tentatives. Ses idées patriotiques et son engagement pour l'indépendance à l'époque tsariste, ainsi que son lyrisme poétique, nuisirent à la réalisation de ses ambitions. D'autres facteurs y ont aussi contribué tels que la jalousie et la mesquinerie d'une partie de son entourage.

Maironis se mit à écrire ses premières poésies à l'époque de ses études au lycée de Kaunas. Le journal *Aušra* (Aurore) publie ses premiers vers en 1885 et la première édition de son recueil de poésies, sous le titre *Pavasario Balsai* (Les voix du printemps), date de 1895. Ce fut un petit livre de 78 pages comprenant 45 poésies. Il est signé de son pseudonyme Maironis. On pense que le poète a choisi ce nom lors de ses études à l'Académie religieuse catholique de Saint-Pétersbourg. Durant

le cours d'histoire de l'Eglise, il découvre les travaux d'un docteur en théologie et philosophie qui s'appelait Mayrones. Ce théologien des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècle naquit en 1280 en France, dans la localité de Mayrones. La lecture de ses écrits eut une influence déterminante sur le jeune étudiant au point qu'il choisit son nom comme pseudonyme.

Maironis est l'auteur de ce seul recueil de poésies, *Pavasario Balsai*, mais ce dernier a été réédité cinq fois de son vivant. Chaque édition a été complétée par de nouvelles poésies. La dernière édition comportait 131 poèmes. A ce jour, une trentaine d'éditions des *Pavasario Balsai* a vu le jour. Le livre ne reste jamais longtemps sur les rayons des librairies et trouve sa place dans la bibliothèque de chaque famille lituanienne.

Déjà, dans la première édition des *Pavasario Balsai* apparaît sa veine créatrice. Se nourrissant de la poésie du XIX<sup>e</sup> siècle, le jeune auteur définit rapidement ses thèmes et son style. Maironis travaille la langue lituanienne et met en valeur sa sonorité, son harmonie et sa beauté.

La thématique lyrique de Maironis s'appuie sur deux visions, l'une sociale, l'autre plus individuelle et intimiste.

Déjà avec ses premiers poèmes, Maironis introduit dans la littérature lituanienne un jeune héros, rebelle et romantique, qui appelle à lutter contre l'oppression de la Patrie, à secouer le joug de la Russie tsariste et à s'offrir en sacrifice. Le poète joue ici un rôle de tribun, de leader spirituel de son peuple et de défenseur des droits de sa nation. Son cœur sera mis à l'épreuve par la « beauté des jeunes filles » du pays, mais son seul grand amour est « sa patrie bien-aimée ».

Parallèlement à ses poèmes épiques, Maironis chante avec beaucoup de finesse la nature de la Lituanie, décrit les paysages de sa Patrie, avec ses rivières, sa mer Baltique, ses collines avec châteaux, ses champs en fleurs, ses 'Christ de pitié' au bord des chemins, « les frères laboureurs », « les sœurs aux cheveux d'or tressés » et le ciel étoilé.

Dans ses œuvres, le poète magnifie le passé héroïque de son peuple par opposition à son morne présent ; il veut « ressusciter au moins un aïeul parmi les géants du passé et entendre au moins une parole forte parler des temps anciens... ».

Depuis longtemps, les Lituanais récitent et chantent ses poèmes pour eux-mêmes et, plus encore, aux grands moments de l'histoire de leur pays. Le poème *Lietuva brangi* (Lituanie chérie) est devenu, à



l'époque oppressante du régime soviétique, le véritable chant de ralliement. Même lors de fêtes familiales, les Lituaniens le chantaient debout.

Dans la poésie lyrique de Maironis, des motifs plus personnels émergent également. Il parle de cette angoisse profonde qui "opresse la poitrine" et pèse de tout son poids, de cette lutte incessante entre la voix du cœur et celle de la raison qui ne "laissent que la douleur et la plaie qui saigne", de la solitude qui "déchire le cœur dans la poitrine".

Quoique prêtre, Maironis écrivait des poèmes d'amour et s'entourait de muses, dont il appréciait la compagnie et l'amitié. Ses albums de photos nous montrent des portraits de femmes aux visages gracieux, pleins d'esprit et de mystère. Son œuvre traduit bien le conflit entre les désirs charnels et la condition religieuse. S'adressant un jour à une femme à "la pâleur expressive du visage", le poète avoue avec douleur : "ma chère, ma destinée m'oblige à suivre un autre chemin de vie"...

Maironis a également écrit des poèmes, des œuvres dramatiques, des essais historiques. Ses archives permettent de découvrir de nombreux textes de sermons, conférences, discours et interventions. Dans sa vie personnelle, le poète était réservé et avait l'air plutôt sévère et distant. Cependant, dans les souvenirs de ses proches se dégage une personnalité originale, intelligente et très cultivée, un grand poète et en même temps un homme très simple, solitaire, assez triste ; en Maironis, l'artiste, l'homme et le citoyen n'ont pas toujours été compris et appréciés par ses contemporains à sa juste valeur.

Le célèbre poète et universitaire lituanien Tomas Venclova, professeur aux Etats-Unis, parle ainsi : « Aujourd'hui encore, quel plaisir de s'oxygéner avec les vers de Maironis et de se rincer la gorge avec ses sons, d'être entraîné par leur rythme et d'écouter leur écho dans l'air... »

Plus d'un Lituanien pourrait s'approprier ces mots.

© *Aldona Ruseckaitė*, 2001

© *Cahiers Lituaniens pour la traduction française*, 2001

# Les poètes et écrivains lituaniens traduits en français

par Philippe Edel

Depuis le rétablissement de l'indépendance du pays en 1990, près d'une cinquantaine de poètes et écrivains lituaniens ont été traduits en français. Si très peu de romans ont été publiés, les traductions ont surtout concerné des poèmes et des nouvelles. Elles ont essentiellement paru dans le cadre de numéros spéciaux de revues littéraires (« Littératures des Pays Baltes » chez *Europe*, « Sept poètes lituaniens » chez *Poésie*, « Poètes de Lithuanie » à la *Revue des Deux Mondes* ou « La littérature lituanienne » chez *Le Croquant*) ou d'anthologies (*Vingt poètes lituaniens d'aujourd'hui*). L'auteur lituanien le plus prisé en France est sans conteste le poète Marcelijus Martinaitis, publié huit fois, cité dans toutes les anthologies et faisant même l'objet d'un recueil de poèmes qui lui est entièrement consacré. Le lecteur trouvera dans ce numéro un premier recensement<sup>1</sup> de l'ensemble de ces auteurs avec le titre des œuvres traduites.

**Aistis**, Jonas. *Au jardin ; Le chien du roi ; Paysage*. – Poèmes traduits du lituanien par Ugnė Karvelis – in [Sept poètes lituaniens. – Paris : Poésie 92, 1992. – 126 p.]

**Ališanka**, Eugenijus. *Maison étrangère ; Pays ensorcelé ; Par la fenêtre ; Adieu*. – Poèmes traduits du lituanien par Birutė Ciplijauskaitė et Nicole Laurent-Catrice – in [Vingt poètes lituaniens d'aujourd'hui. – Nantes : Petit Véhicule, 1997. – 82 p.]

**Aputis**, Juozas. *Blanche blanche, la petite tache du passé*. – Nouvelle traduite du lituanien par Ugnė Karvelis. – in [Littératures des Pays Baltes. – Paris : Europe n°763-764, 1992. – 264 p.]

**Aputis**, Juozas. *Le cri sous la lune*. – Poème traduit du lituanien par Rūta Dapkūnaitė-Cloarec. – in [Le Croquant n°22. – Bourg-en-Bresse, 1997. – 236 p.]

---

<sup>1</sup> voir aussi : *Lire la Lituanie : Bibliographie d'ouvrages en français relatifs à la Lituanie*, dir. Philippe Edel, Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg, 1996.

**Avyzius**, Jonas. *La Grande saignée*. – Roman traduit du russe et du lituanien par Mireille Lukoševicius. – Paris : Livre Club Diderot ; Moscou : Progrès, 1976. – 616 p.

**Bakaitis**, Vytautas. *Maison de l'amitié*. – Poème traduit de l'anglais par Julius Keleras – in [Darbininkas. – Brooklyn, 1997.]

**Baltušis**, Juozas (Baltouchis, Youozas). *La saga de Youza*. – Roman traduit du russe et du lituanien par Denise Yoccoz-Neugnot et Genovaitė Kačiuškienė. – Paris : Alinéa, 1990. – 380 p.

**Daugirdas**, Romas. *La semaine ; Pur élan ; Repas de végétarien ; Association ; Epilogue ; Fait réel*. – Poèmes traduits du lituanien par Birutė Ciplijauskaitė et Nicole Laurent-Catrice – in [Vingt poètes lituaniens d'aujourd'hui. – Nantes : Petit Véhicule, 1997. – 82 p.]

**Degutyté**, Janina. *Pommiers en fleurs ; Je t'apporte le poème ; Pluie d'été*. – Poèmes traduits du lituanien par Birutė Ciplijauskaitė et Nicole Laurent-Catrice – in [Vingt poètes lituaniens d'aujourd'hui. – Nantes : Petit Véhicule, 1997. – 82 p.]

**Donelaitis**, Kristijonas. *Les bienfaits de l'automne*. – Poème traduit du lituanien par Ugnė Karvelis – in [Sept poètes lithuaniens. – Paris : Poésie 92, 1992. – 126 p.]

**Erlickas**, Juozas. *La voie des sommets ; Aphorismes*. – Poèmes traduits du lituanien par Ugnė Karvelis. – in [Le Croquant n°22. – Bourg-en-Bresse, 1997. – 236 p.]

**Gavelis**, Ričardas. *Connaissez-vous bien la cible*. – Nouvelle traduite du lituanien par Ugnė Karvelis. – in [Littératures des Pays Baltes. – Paris : Europe n°763-764, 1992. – 264 p.]

**Geda**, Sigitas. *Printemps à Budyviškės ; Radioscopie de paysage médiéval ; Casimir à trois mains : métonymie en guise de métaphore ; Pièces d'exposition universelle ; Complainte du rossignol ; Été ; Fillette ; Poème optimiste pour un cinquantenaire ; La justice que j'ai trouvé en ce monde*. – Poèmes traduits du lituanien par Ugnė Karvelis. – in [Littératures des Pays Baltes. – Paris : Europe n°763-764, 1992. – 264 p.]

**Geda**, Sigitas. *Il faut partir ; Les perdrix dans les carrières de banlieue ; Sauterelle sous la lumière du matin*. – Poèmes traduits du lituanien par Birutė Ciplijauskaitė et Nicole Laurent-Catrice – in [Vingt poètes lituaniens d'aujourd'hui. – Nantes : Petit Véhicule, 1997. – 82 p.]

**Grybauskas**, Almis. *Oasis d'orgues, oasis d'illusions ; Conversation avec Marc Chagall ; Dialogues*. – Poèmes traduits du lituanien par Ugnė Karvelis. – in [Littératures des Pays Baltes. – Paris : Europe n°763-764, 1992. – 264 p.]

**Ivanauskaitė**, Jurga. *Histoire de cultiver la peur*. – Nouvelle traduite du lituanien par Ugnė Karvelis. – in [Littératures des Pays Baltes. – Paris : Europe n°763-764, 1992. – 264 p.]

**Ivaškevičius**, Marius. *Adieu au premier livre*. – Poème traduit du lituanien par Ugnė Karvelis. – in [Le Croquant n°22. – Bourg-en-Bresse, 1997. – 236 p.]

**Jacinevičius**, Leonidas. *Lueurs de l'aube ; Le champ d'oseille*. – Romans traduits du russe par Dora Sanadzė et Colette Stoi'anov. – Moscou : Radouga, 1985, 1985. – 232 p.

**Jonynas**, Antanas. *Amitié*. – Poème traduit du lituanien par Ugnė Karvelis. – in [Revue des Deux Mondes, n°2. – Paris, 1991.]

**Jonynas**, Antanas. *La lune roule dans les barbes du blé ; Violette d'octobre ; Parabole ; Novembre ; Tableaux blancs, tableaux noirs ; Patrie*. – Poèmes traduits du lituanien par Ugnė Karvelis. – in [Littératures des Pays Baltes. – Paris : Europe n°763-764, 1992. – 264 p.]

**Kajotas**, Donaldas. *Le mendiant ; Procession ; Le passant*. – Poèmes traduits du lituanien par Birutė Ciplijauskaitė et Nicole Laurent-Catrice – in [Vingt poètes lituaniens d'aujourd'hui. – Nantes : Petit Véhicule, 1997. – 82 p.]

*Karvelis*, Ugnė. *Demain, il n'y aura plus de train*. Roman écrit en français (puis en lituanien pour être publié en Lituanie) – Paris : La Différence, 1991. – 322 p.

**Keršytė-Josadė**, Anelė. *Carnets de Vilnius*. Poèmes écrits en français (photographies de Arunas Baltėnas) – Vilnius : Editions R. Paknys, 2000. – 38 p.

**Kisarauskas**, Vincas. *Entretien imaginaire entre Vincas Kisarauskas et un correspondant de presse*. – Fiction traduite du lituanien par Liudmila Edel-Matuolis et Olga Tamašauskienė – in [Anabase / Anabasis. – Vilnius : Alma Littera, 1997. – 96 p.]

**Kondrotas**, Saulius Tomas. *L'ombre du serpent*. Roman traduit du lituanien par Ugnė Karvelis. – Paris : Albin Michel, 1991. – 315 p.

**Kondrotas**, Saulius Tomas. *Le collectionneur*. – Nouvelle traduite du lituanien par Ugnė Karvelis. – in [Littératures des Pays Baltes. – Paris : Europe n°763-764, 1992. – 264 p.]

**Kuzmickaitė**, Vytautė. *Jeune fille ; Je n'écris pas dans les journaux*. – Poèmes traduits du lituanien par Birutė Ciplijauskaitė et Nicole Laurent-Catrice – in [Vingt poètes lituaniens d'aujourd'hui. – Nantes : Petit Véhicule, 1997. – 82 p.]

**Maccina**, Antanas (Jasmantas, Antanas). *La Gioconda ; Silence*. – Poèmes traduits du lituanien par Birutė Ciplijauskaitė et Nicole Laurent-Catrice – in [Vingt poètes lituaniens d'aujourd'hui. – Nantes : Petit Véhicule, 1997. – 82 p.]

**Maironis**. *Le Printemps*. – Poème traduit du lituanien par Michel Chicouène – in [Littérature et Péestroïka / Echos de la poésie lituanienne. – Paris : Europe n°722-723, 1989. – 222 p.]

**Maironis**. *Le château de Trakai ; Mon pays natal ; Ma Lituanie*. – Poèmes traduits du lituanien par Ugnė Karvelis – in [Sept poètes lithuaniens. – Paris : Poésie 92, 1992. – 126 p.]

**Marcinkevičius**, Justinas. *La terre des Baltes ; Vol d'oiseau ; Eau libre ; Deux infinitifs : 1. Se taire, 2. Parler*. – Poèmes traduits du lituanien par Ugnė Karvelis. – in [Littératures des Pays Baltes. – Paris : Europe n°763-764, 1992. – 264 p.]

**Marcinkevičius**, Justinas. *Femmes enceintes ; L'arrivée de la Lituanie ; Sonnet de printemps ; La rose de l'automne*. – Poèmes traduits du lituanien par Birutė Ciplijauskaitė et Nicole Laurent-Catrice – in [Vingt poètes lituaniens d'aujourd'hui. – Nantes : Petit Véhicule, 1997. – 82 p.]

**Marčenas**, Aidas. *Ars poetica ; La mort de l'ascète*. – Poèmes traduits du lituanien par Birutė Ciplijauskaitė et Nicole Laurent-Catrice – in [Vingt poètes lituaniens d'aujourd'hui. – Nantes : Petit Véhicule, 1997. – 82 p.]

**Martinaitis**, Marcelijus. *Koukoutis parle de sa maison. Poème traduit du lituanien par Michel Chicouène* – in [Littérature et Péestroïka / Echos de la poésie lituanienne. – Paris : Europe n°722-723, 1989. – 222 p.]

**Martinaitis**, Marcelijus. *Si je suis un arbre ; Je rangerai mes soirs l'un près de l'autre ; J'ai bordé les semences dans leur lit ; Avec les mains, je ne vois rien dans l'obscurité.* – Poèmes traduits du lituanien par Birutė Ciplijauskaitė et Nicole Laurent-Catrice – in [Poésie en Bretagne 1989-1990. Rennes : Tombées de la nuit, 1990.]

**Martinaitis**, Marcelijus. *L'âme pêcheresse de Koukoutis.* – Poème traduit du lituanien par Ugnė Karvelis. – in [Revue des Deux Mondes, n°2. – Paris, 1991.]

**Martinaitis**, Marcelijus. *Proximité ; Cette nuit-ci, je m'en vais aller dans les champs ; Réveil dans un champs de seigle ; Ni incendie là-bas, ni enfance.* – Poèmes traduits du lituanien par Genovaitė Dručkutė et Françoise Lesourd. – in [Paris : Polyphonie, 1992, n° 16.]

**Martinaitis**, Marcelijus. *Koukoutis prend ses responsabilités ; Koukoutis en ville ; Koukoutis dans un trolley bondé ; Le dernier jour de Koukoutis ; Instructions pour casser un cerf.* – Poèmes traduits du lituanien par Ugnė Karvelis. – in [Littératures des Pays Baltes. – Paris : Europe n°763-764, 1992. – 264 p.]

**Martinaitis**, Marcelijus. *Passerelle de nuages.* – Recueil de poèmes traduits du lituanien par Ugnė Karvelis. – Vénissieux : Paroles d'Aube, 1997. – 72 p.]

**Martinaitis**, Marcelijus. *J'ai bordé les semences dans leur lit ; Si je suis un arbre ; Voici que mon âme est encore au chômage ; Larme, ton heure n'est pas venue ; Comme une éclaircie grâce à un mot tendre ; Encore aveugle est le printemps ; Personne n'est capable ; Kukutis fustige sa propre mort.* – Poèmes traduits du lituanien par Birutė Ciplijauskaitė et Nicole Laurent-Catrice – in [Vingt poètes lituaniens d'aujourd'hui. – Nantes : Petit Véhicule, 1997. – 82 p.]

**Martinaitis**, Marcelijus. *Album de famille trouvé dans une décharge ; Réponse à une enquête de bonnes mœurs ; Mal rasé.* – Poèmes traduits du lituanien par Ugnė Karvelis. – in [Le Croquant n°22. – Bourg-en-Bresse, 1997. – 236 p.]

**Mekas**, Jonas. *Gel.* – Poème traduit du lituanien par Birutė Ciplijauskaitė et Nicole Laurent-Catrice. – in [Jonas Mekas. – Paris : Galerie nationale du Jeu de Paume, 1992. – 110 p.]

**Mekas**, Jonas. *Je ne peux plus ; Gel ; Froids ; J'ai appris la géographie* – Poèmes traduits du lituanien par Birutė Ciplijauskaitė et Nicole Laurent-Catrice – in [Vingt poètes lituaniens d'aujourd'hui. – Nantes : Petit Véhicule, 1997. – 82 p.]

**Melnik**, Yaroslav. *Elle n'est plus seule ; Nouvelle.* – Nouvelles traduites du russe par Danguolė Melnikienė. – in [Les Alpes Vagabondes, n°30. – Gap, Hiver 1998. – 40 p.]

**Meras**, Icchokas. *La partie n'est jamais nulle.* – Roman traduit du russe par Dmitri Sesemann. – Paris : Stock, 1979. – 176 p.

**Meras**, Icchokas. *Sur quoi repose le monde ?* – Roman traduit du russe par Antoinette Mazzi. – Paris : Stock, 1980 – 179 p.

**Miežlaitis**, Eduardas. *Ma terre ; Blanc ; Inflation ; Les mains.* – Poèmes traduits du lituanien par Ugnė Karvelis. – in [Littératures des Pays Baltes. – Paris : Europe n°763-764, 1992. – 264 p.]

**Miliauskaitė**, Nijolė. *Fuite ; Tableau.* – Poèmes traduits du lituanien par Ugnė Karvelis – in [Sept poètes lithuaniens. – Paris : Poésie 92, 1992. – 126 p.]

**Miliauskaitė**, Nijolė. *Tu es comme un morceau d'ambre.* – Poème traduit du lituanien par Birutė Ciplijauskaitė et Nicole Laurent-Catrice – in [Vingt poètes lituaniens d'aujourd'hui. – Nantes : Petit Véhicule, 1997. – 82 p.]

**Miliauskaitė**, Nijolė. *Couseuse de poupées ; L'été emprisonné dans une tasse ; Je flânais le long du Niémen.* – Poèmes traduits du lituanien par Ugnė Karvelis. – in [Le Croquant n°22. – Bourg-en-Bresse, 1997. – 236 p.]

**Mykolaitis-Putinas**, Vincas. *Ballade ; A la terre ; A cet oiseau.* – Poèmes traduits du lituanien par Ugnė Karvelis – in [Sept poètes lithuaniens. – Paris : Poésie 92, 1992. – 126 p.]

**Nagys**, Henrikas. *Je me souviens ; N'aie pas peur du silence.* – Poèmes traduits du lituanien par Birutė Ciplijauskaitė et Nicole Laurent-Catrice – in [Vingt poètes lituaniens d'aujourd'hui. – Nantes : Petit Véhicule, 1997. – 82 p.]

**Nėris**, Salomėja. *Tôt le matin*. – Poème traduit du lituanien par Michel Chicouène – in [Littérature et Pérestroïka / Echos de la poésie lituanienne. – Paris : Europe n°722-723, 1989. – 222 p.]

**Nėris**, Salomėja. *Histoire de grand-mère ; Pourquoi la terre se tait ; mon prescrit ; A la source*. – Poèmes traduits du lituanien par Ugnė Karvelis – in [Sept poètes lithuaniens. – Paris : Poésie 92, 1992. – 126 p.]

**Nyka-Niliūnas**, Alfonsas. *Chanson de jeune fille ; Dimanche ; Ars poetica ; Aube ; Grammaire de la douleur ; Théologie de la pluie ; Tristan da Cunha ; Arbre d'Orphée ; Arbre trahi*. – Poèmes traduits du lituanien par Birutė Ciplijauskaitė et Nicole Laurent-Catrice – in [Vingt poètes lituaniens d'aujourd'hui. – Nantes : Petit Véhicule, 1997. – 82 p.]

**Papievis**, Valdas. *Un automne en province*. – Poème traduit du lituanien par Ugnė Karvelis. – in [Le Croquant n°22. – Bourg-en-Bresse, 1997. – 236 p.]

**Patackas**, Gintaras. *Corps à corps avec soi*. – Poème traduit du lituanien par Ugnė Karvelis. – in [Revue des Deux Mondes, n°2. – Paris, 1991.]

**Patackas**, Gintaras. *J'ai séjourné au ciel ; Les enfants du capitaine Homère ; Le fossoyeur*. – Poèmes traduits du lituanien par Ugnė Karvelis. – in [Littératures des Pays Baltes. – Paris : Europe n°763-764, 1992. – 264 p.]

**Patackas**, Gintaras. *Un beau dimanche*. – Poème traduit du lituanien par Birutė Ciplijauskaitė et Nicole Laurent-Catrice – in [Vingt poètes lituaniens d'aujourd'hui. – Nantes : Petit Véhicule, 1997. – 82 p.]

**Platelis**, Kornelijus. *Au clair de la lune ; Vision*. – Poèmes traduits du lituanien par Birutė Ciplijauskaitė et Nicole Laurent-Catrice – in [Vingt poètes lituaniens d'aujourd'hui. – Nantes : Petit Véhicule, 1997. – 82 p.]

**Pūkelevičiūtė**, Birutė. *Août*. – Poème traduit du lituanien par Birutė Ciplijauskaitė et Nicole Laurent-Catrice – in [Vingt poètes lituaniens d'aujourd'hui. – Nantes : Petit Véhicule, 1997. – 82 p.]

**Savickis**, Jurgis. *La flûte*. – Nouvelle traduite du lituanien par Marielle Vitureau – in [Cahiers Lituaniens n°2. – Strasbourg : Alsace-Lituanie, 2001. – 60 p.]



**Sluckis**, Mykolas. *Mon havre de nulle part*. – Roman traduit du russe et du lituanien par Mireille et Aloyzas Lukoševicius. – Moscou : Progrès, 1972. – 351 p.

**Sluckis**, Mykolas. *Le séjour de Jean-Paul Sartre en Lituanie : huit jours inoubliables, 35 ans après*. – Récit traduit du lituanien par Liudmila Edel-Matuolis et Michel Pagnier – in [Cahiers Lituanien n°1. – Strasbourg : Alsace-Lituanie, 2000. – 48 p.]

**Sruoga**, Balys. *La Forêt des Dieux* – Roman traduit du russe par Antoinette Mazzi. – Moscou : Progrès, 1968. – 363 p.

**Sruoga**, Balys. *Brumeuse*. – Poème traduit du lituanien par Ugnė Karvelis – in [Sept poètes lithuaniens. – Paris : Poésies 92, 1992. – 126 p.]

**Sutema**, Liūne. *L'ange gardien ; Objets échoués ; Ne cours pas à sa rencontre*. – Poèmes traduits du lituanien par Birutė Ciplijauskaitė et Nicole Laurent-Catrice – in [Vingt poètes lituaniens d'aujourd'hui. – Nantes : Petit Véhicule, 1997. – 82 p.]

**Šlaitas**, Vladas. *A la merci du vent ; Brouillard*. – Poèmes traduits du lituanien par Birutė Ciplijauskaitė et Nicole Laurent-Catrice – in [Vingt poètes lituaniens d'aujourd'hui. – Nantes : Petit Véhicule, 1997. – 82 p.]

**Vaičiūnaitė**, Judita. *Terre ; Miroir noir ; Frans Hals ; Gitane*. – Poèmes traduits du lituanien par Birutė Ciplijauskaitė et Nicole Laurent-Catrice – in [Vingt poètes lituaniens d'aujourd'hui. – Nantes : Petit Véhicule, 1997. – 82 p.]

**Vaičiūnaitė**, Judita. *Le téléphone sous le ficus ; L'enfant à l'hermine ; Annonciation*. – Poèmes traduits du lituanien par Ugnė Karvelis. – in [Le Croquant n°22. – Bourg-en-Bresse, 1997. – 236 p.]

**Vaičiūnaitė**, (Viktoria-)Judita. *Mont Napoléon ; L'enfant à l'hermine ; Parc*. – Poèmes traduits du lituanien par Ugnė Karvelis et Nicole Laurent-Catrice. – in [Les Alpes Vagabondes, n°30. – Gap, Hiver 1998. – 40 p.]

**Zingeris**, Markas. *La ronde des nations ; Les conseils de Maman ; Portrait de l'horloger ; D'après Shakespeare*. – Poèmes traduits du lituanien par Ugnė Karvelis. – in [Littératures des Pays Baltes. – Paris : Europe n°763-764, 1992. – 264 p.]

**Zingeris**, Markas. *Pour vous, Frau Levinson*. – Poème traduit du lituanien par Ugnė Karvelis. – in [Le Croquant n°22. – Bourg-en-Bresse, 1997. – 236 p.]

© *Cahiers Litvaniens*, 2001

# La flûte

*Nouvelle<sup>1</sup> de Jurgis Savickis*

*Traduction par Marielle Vitureau*

Les médecins avaient dit au flûtiste Grillon que s'il continue à souffler dans sa flûte, il ne vivra plus longtemps.

La nouvelle est venue soudainement comme si elle l'avait guetté.

Grillon n'avait encore jamais pensé à quitter sa place et, pire encore, n'était pas parvenu à faire des économies.

Depuis 18 ans qu'il soufflait dans sa flûte au Théâtre de la Tulipe Bleue, il recevait à la fin de chaque mois juste assez d'argent pour, une fois la pension réglée, donner quelques cols de chemises à nettoyer.

Les grandes nouvelles vous assaillent toujours soudainement.

Il sentait la tête lui tourner en respirant, surtout lorsqu'il marchait vite ou quand il jouait longtemps.

Le musicien était complètement étourdi.

Le directeur du théâtre, avec les mots d'adieu et de regret, lui colla dans la main une enveloppe avec une avance d'un mois.

On lui accorda cela comme une faveur.

De joie, il aurait voulu adresser quelques mots d'éloge au directeur mais, finalement, il fit une révérence et essuya quelques larmes de son poing.

Il prit congé de ses collègues du théâtre – le batteur et le joueur de timbale – et de son petit box en bois sous la rampe où, pendant 18 ans, il était fidèlement assis, évitant de justesse les coups de pied des danseurs. Mais il emporta sa petite flûte de laquelle il tirait des sons si magnifiques, tantôt des aigus criants, tantôt des basses réconfortantes, pan, pan, pan !

Bien que n'étant jamais sorti de la ville, il se résolut à partir pour le village de ses aïeux. Il décida d'y aller à pied pour économiser le plus d'argent possible, nécessaire avant tout pour faire nettoyer ses effets personnels et prendre soin de son smoking, choses dont un homme de bonnes manières ne peut se passer.

C'était l'hiver.

---

<sup>1</sup> Publiée en 1922 dans le recueil de nouvelles "*Šventadienio sonetai*", puis rééditée en 1997 par Baltos lankos, la nouvelle paraît ici pour la première fois en français.

Après avoir déjà parcouru un bon bout de chemin hors de la ville, dans les profondes ornières faites par les traîneaux et ayant manqué de peu de se tordre les pieds, un joyeux paysan le dépassa et l'invita à monter.

Le musicien demanda ce que ça lui coûterait jusqu'à son village.

- Eh ! le paysan fit un grand geste de sa manche en feutre, ce qui devait signifier : nous nous arrangerons.

Grillon fit une élégante révérence, dit son nom et monta dans le traîneau.

Ils traversaient de vastes champs et forêts couverts de neige. Le flûtiste avait l'impression qu'un autre monde, lumineux et spacieux, s'offrait à lui.

Le flûtiste parcourait du regard les environs, les comparant avec les décors d'hiver des opérettes de son théâtre, et observait. Une chose lui paraissait différente : ici, il faisait plus froid.

- Mais ça, c'est un vrai hiver, se réjouit Grillon en s'emmitouflant dans son pardessus usé.

Les corneilles croassaient bruyamment, comme si elles se moquaient du musicien.

Dans sa tête, il tenta de comparer leurs croassements avec le do le plus bas de sa flûte, mais il n'y parvint pas.

En vol, les corneilles touchaient les hautes branches des sapins et de la neige tomba dans le cou du musicien.

- Pourquoi le ciel est si sombre ? Où est donc le soleil ? s'étonna le citadin et il regarda tout autour de lui.

Effectivement, le soleil ne brillait pas.

- Le projecteur ne fonctionne pas ! C'est la faute du technicien, entendait-il comme un écho.

Malgré l'hiver, les pins sentaient si fort que cela lui tournait la tête. Cet air pur n'était pas bon pour lui.

Le paysan, qui plaisantait au début, le conduisait au loin sans plus lui adresser la parole. Confortablement assis sur un sac de foin, une grosse écharpe de laine autour du cou, il fouettait ses chevaux avec entrain.

Ils s'arrêtèrent sur une petite colline sans neige et recouverte de foin, non loin d'une auberge et le paysan dit :

- Il faut que les chevaux paissent ici et pour vous, ce n'est plus très loin. Juste après la petite forêt.

- Combien vous dois-je ?

- Qu'est-ce que je vais exiger d'un honnête homme... A peine 500 ; à mon avis, ça suffira.

Le flûtiste flageola sur ses jambes ; mais le paysan ne faisait que plaisanter.

Le paysan l'invita à l'intérieur de l'auberge « pour se réchauffer ».

- L'auberge est bien, très bien, seulement trop rustique, pensa le musicien en entrant dans la ferme sombre et délabrée.

Le sol était crasseux et des enfants pleins de croûtes – probablement ceux de l'auberge – étaient continuellement dans ses jambes.

Les paysans, sans enlever leurs manteaux de gros drap, mangeaient des harengs et buvaient de la vodka.

Tous deux commandèrent la même chose.

Le paysan obligea le flûtiste à boire quelques gorgées. La vodka piquante lui déchira la poitrine et il se grimaça comme un enfant. Une fois réchauffé, le paysan lui parla des bonnes gens, puis l'accompagna jusqu'au seuil de l'auberge et lui indiqua le chemin en direction de la forêt.

- C'est tout droit, tout simplement à travers les champs.

Début de soirée.

Le musicien s'en alla à travers les champs « chez sa parenté » en prenant la direction indiquée.

Le soleil couchant teintait de rouge les petits monticules recouverts de neige.

Tac tac, faisait le chef d'orchestre de sa baguette sur le pupitre.

Ouverture.

Le musicien prit sa flûte et laissa quelques sons stridents s'en échapper vers les grands espaces enneigés.

Il voulait jouer et chanter, comme dans une opérette.

Il commença à jouer son rôle et enchaîna une petite chanson, un genre de *gavotte*<sup>2</sup>, tout en faisant de grands pas maniérés et rythmés.

A l'horizon, dans la campagne, on apercevait la silhouette d'un homme gesticulant et mimant.

*Gavotte, gavotte, gavotte.*

Fais un pas vers moi.

J'aime la nuit sombre

quand les rossignols chantent.

Gavotte.

La lune a tressé

une auréole de soie

dans la toison de tes cheveux blonds.

Gavotte.

Te rappelles-tu ? Tu me disais : je t'aime.

Quand tous deux nous étions jeunes.

Et la lune étalait sa lumière blanche

sous le vieux chêne.

Gavotte.

---

<sup>2</sup> en français dans le texte.

Impossible de savoir combien de temps encore il aurait traversé les champs à grandes enjambées et joué sa *gavotte* si, non loin d'une clôture, il n'avait été arrêté par une vache immobile, sortie d'une étable et le fixant de ses yeux blanchâtres.

- Pouah, quelle horreur !

Grillon sursauta de frayeur.

S'étant rapproché de l'étable, il s'enquit auprès d'un berger, tout engoncé dans son manteau de fourrure et presque invisible dans la pénombre du soir, où habitait sa famille. La réponse fut prompte :

- Voyons, ici !

Dans la ferme, il faisait sombre.

Près du rebord de la fenêtre, il vit un homme pensif qui fumait la pipe et rejetait des bouffées âcres comme du poison.

- Qui est là ?

- Est-ce que Balthazar Viksva habite ici ?

- Lui-même !

Après qu'il ait salué et expliqué le but de son voyage, toute la maisonnée accourut.

- Où est ce que nous allons mettre cet invité, s'inquiéta la femme de Viksva. Tu sais, Monsieur est de la ville !

- Pourquoi est ce qu'ils m'appellent maintenant Monsieur ? Nous sommes pourtant bien de la même famille, s'étonna le musicien.

- Cours ! Va chauffer la chambre d'amis ! dit la maîtresse de maison en poussant une petite fille. Seulement, n'ouvre pas les volets, notre invité dormira mieux.

Tout le monde s'activait.

Grillon fut logé dans la chambre d'amis.

Les murs étaient recouverts d'un beau papier peint chamarré et, à côté de la table, se trouvaient deux chaises de ville pliantes en bois. Les volets étaient toujours fermés. En hiver, pour que le vent froid ne pénétre pas et, en été, pour que le soleil n'abîme pas le précieux papier peint.

La femme de Viksva sortit la cuvette de porcelaine blanche de la commode pour la toilette de l'invité. On ne sortait la cuvette qu'à de rares occasions : lorsque le prêtre passait la nuit ou bien lorsque le docteur venait.

Le soir, la ferme se remplit de monde.

Tous étaient intrigués par la nouvelle.

- Oncle ! Joue, s'il te plaît ! lui demandèrent les enfants en cercle autour de lui, très à l'aise dans leur simplicité.

Grillon, qui avait eu le temps d'enfiler son smoking, noir et imposant, réfléchit un long moment pour savoir ce qui pourrait intéresser ces gens simples et sans éducation musicale. Il repoussa sa crête de cheveux

blonds et joua quelques motifs paysans des « cloches de Corneville ».

Ding ding ding... le son des cloches se faisait entendre comme dans Corneville même.

Les gens, soit sans écouter, soit sans comprendre, se mirent à danser la sabotière en s'éloignant de plus en plus du rythme.

Cet hiver-là, il neigea sans interruption.

Le chemin qui traversait le village ressemblait à une succession de vagues pétrifiées par le froid.

Seuls les voyageurs les plus téméraires osaient l'emprunter.

Les voyageurs entassés, balancés et secoués atteignaient enfin la ferme de Viksva, quand le traîneau, une fois en haut de la petite côte de glace, glissait joyeusement et renversait tout son contenu de l'autre côté de la barrière.

A ce moment-là, dans les fermes voisines, les gens apparaissaient et, le nez collé aux fenêtres, observaient les passagers tomber en culbutant, ses passagers même qui ramassaient ensuite le foin épars puis remettaient sur pied les traîneaux en jurant.

Le soleil hivernal, se réservant un tout petit bout de ciel, cheminait lentement tout le long de la journée dans le ciel floconneux.

Partout le silence était tel qu'il résonnait dans les oreilles.

Les paysans, qui avaient perdu le sens de la vie, traînaient dans les cours et avaient l'habitude de se retrouver les uns chez les autres.

- Impossible de travailler dehors ! affirmaient-ils avec autorité.

Ils se rassemblaient plutôt chez Viksva, car de sa ferme, la dernière du village, la vue était la plus étendue.

Une fois réunis, ils s'installaient dans la ferme, noire de suie, et se racontaient des contes et des anecdotes. On aurait dit que, tous ensemble, ils s'étaient décidés à noyer le monde dans la fumée, tellement ils tiraient sur leur pipe.

Parfois, un peu éméchés, ils cherchaient des bâtons pour se battre bien que cela soit normalement réservé aux soirées des grands jours. Grillon avait l'impression qu'en se comportant de la sorte, les gens reproduisaient les jeux joyeux de ces jours chômés.

A l'époque du battage du blé, Viksva appela le flûtiste pour ramasser la paille crachée par la machine.

Ce travail, considéré comme un des plus faciles, était en général donné à une bergère ou un garçon de ferme. C'est le maître de maison lui-même qui enfournait le blé dans la machine.

- Quiconque n'est pas capable de se servir de cette machine ! déclara le maître de maison avec satisfaction, à la manière d'un capitaine de navire.

Avec les rejets de paille abîmée et battue, la machine dégorgeait tant de nuages de poussière plein de bouts de paille que Grillon ne pouvait plus tenir. Il baissa les bras et cessa de travailler.

- Ah, quel travailleur ! le chicana méchamment Viksva. Vagabond ! Bon à rien ! se fâcha-t-il.

Grillon fut si étonné qu'il s'interrogea sur le sens du mot travailleur. Mais il n'en avait jamais entendu parler. Grillon rougit et les femmes ricanaient, tellement c'était drôle. Le maître des lieux le renvoya à la maison.

- Evidemment que je ne suis pas un travailleur... se tourmentait Grillon assis sur le poêle dans la maison et balançant ses jambes dans le vide.

La machine, après avoir fait son temps, disparut. Et ce « travail » aussi.

Peu de temps après son arrivée chez les Viksva, de nombreux changements survinrent dans son quotidien.

La femme de Viksva eut subitement besoin d'amidon pour repasser les chemises en coton de son mari, qui devait participer à une fête. Comme Grillon ne pouvait plus lui prêter d'argent, elle le regarda bizarrement. On aurait dit qu'on lui avait vissé deux nouveaux yeux au niveau du front.

- Tu dépenses trop d'argent, bienfaiteur !

La chambre d'amis fut fermée à clé et, comme un sanctuaire réservé aux couleuvres<sup>3</sup>, elle fut surveillée et personne n'eut le droit d'y entrer. La cuvette destinée à la toilette fut confisquée sur le champ et rangée dans la commode.

- Un pareil objet ne convient pas à un tel monsieur !

Grillon vécut avec la famille Viksva dans la ferme étouffante et noire et il dut se laver dans la bassine commune – noire de crasse – s'ébrouant dans la même eau savonneuse.

S'il voulait apporter de l'eau propre et remplir la bassine, la femme de Viksva lui rétorquait :

- Lave-toi sans faire de manière, comme tout le monde ! Cela ne ferait que gâter l'eau savonneuse !

Il était défendu d'utiliser la lumière dans la ferme. Au début, seul Grillon était autorisé à utiliser une petite lampe à pétrole dans la chambre d'amis, que la femme de Viksva réduisait au minimum à son insu.

Pour ne pas fatiguer ces braves gens, Grillon s'en alla de la maison de Balthazar Viksva et rejoigna la chorale localement célèbre, qui jouait de ferme en ferme.

---

<sup>3</sup> La couleuvre était un animal sacré dans la Lituanie païenne.



- Joue et n'embellis pas ! lui dit le chef de chorale après un premier essai.

Grillon ne cessait de s'étonner comment ces gens arrivaient à profaner les sons et à avoir une telle santé. Il lui fallait jouer des nuits entières, ne pas dormir et boire de la bière-maison, ce qui le rendait particulièrement malade.

Les Viksva étaient vraiment son dernier refuge.

- Je ne sais pas comment ça va plaire à l'invité..., disait désormais sournoisement la Viksva.

Nuit.

Silence. Un tel silence que seuls d'horribles pensées viennent à l'esprit.

Grillon est allongé sur le poêle. Tout le monde dort déjà.

Dehors, il faisait sombre. Une petite lueur brillait dans le lointain.

- Peut-être est ce le printemps qui arrive...

Grillon avait l'impression que deux vieilles femmes chuchotaient dans la pénombre de la fenêtre.

- D'après moi, il n'en a plus pour longtemps.

- D'ici le printemps, il doit mourir.

Et vraiment, les gens parlaient de lui si librement, sans aucune gêne.

Grillon, en faisant craquer ses os, se leva de sa couche faite de sacs et, les jambes pendant le long du poêle, il regarda par la fenêtre, là où l'on apercevait la lueur et d'où il lui semblait voir arriver le printemps.

Combien de temps reste-t-il jusqu'au printemps ?

Il prit sa petite flûte et souffla silencieusement dedans. Et comme un criminel, il commença à souffler de plus en plus fort et de plus en plus démonstrativement.

Tout ce qu'il connaissait de plus beau et tout ce que lui dictait son âme.

Il avait l'impression de jouer de manière très originale et il lui arrivait même de trouver des mélodies qu'il n'avait encore jamais entendues.

Grillon jouait certainement depuis longtemps quand le maître de maison le tira par la manche. Il n'entendit que lorsque celui-ci cria :

- ...ou t'en mettre un dans la figure !

- Tu aurais mieux fait d'aller faire ta dernière confession au lieu de faire des bêtises, s'énerva la maîtresse de maison.

Tous se recouchèrent. Ils se calmèrent et se rendormirent.

Grillon, appuyé sur sa flûte, regarda par la fenêtre le ciel froid, les sapins et pensa à son passé lointain.

Au petit jour, Grillon ne se leva pas.

Sa musculature de grillon ne fonctionnait pas. Tout raide, il fixait un point de ses grands yeux remplis de larmes, tellement il lui était difficile de respirer.

Comme si un cafard s'était adressé à lui, avait aiguisé ses cordes-moustaches et l'avait appelé à engager la lutte avec lui. Mais même contre lui, il n'aurait pas la force de combattre.

Le cafard regardait le géant de ses petits yeux malins.

La femme de Viksva retrouva la chambre d'amis, sanctuaire des couleuvres, et prit la cuvette en porcelaine. Tous attendaient le docteur.

Mais il arriva trop tard.

Grillon ne respirait plus.

Allongé sur le poêle, il tenait entre ses mains raides, tout contre sa poitrine, l'arme de sa vie, sa flûte.

© *Baltos lankos*, 1997.

© *Marielle Vitureau pour la traduction française*, 2001.

# Turiny

## Redakatoriaus skiltis

### ISTORIJA

#### **Pasipriešinimas sovietinei aneksijai po Antrojo pasaulinio karo**

*Antanas Stasiškis, Lietuvos Seimo narys*

#### **Iliuzijos ir aklaties sūkurys : Prancūzijos požiūris į Lietuvos klausimą (1920-1923)**

*Julien Gueslin, istorikas*

### KALBA IR LITERATŪRA

#### **Prancūzų lingvistika ir lietuvių kalba**

*Algirdas Sabaliauskas, Vilniaus Lietuvių kalbos instituto profesorius*

#### **Lietuvių kalba – archaiškiausia iš šiuolaikinių indoeuropiečių kalbų**

*Guido Michelini, Parmos Universiteto (Italija) kalbotyros profesorius*

#### **Didysis poetas Maironis**

*Aldona Ruseckaitė, Maironio lietuvių literatūros muziejaus direktorė, Kaunas*

#### **Lietuvių poetų ir rašytojų kūrinių vertimai į prancūzų kalbą**

*Philippe Edel, Prancūzijos-Lietuvos asociacijos vicepirmininkas*

### NEIŠSPAUSDINTAS VERTIMAS

#### **“ Fleita » (“ La flûte »)**

*Jurgio Savickio novelę į prancūzų kalbą išvertė Marielle Vitureau*

# Summary

## Editorial

### *HISTORY*

#### **The fight against Soviet annexation after the Second World War**

*by Antanas Stasiškis, Member of the Lithuanian Parliament*

#### **Between illusion and blindness : France and the Lithuanian issue (1920-1923)**

*by Julien Gueslin, Graduate in History*

### *LANGUAGE AND LITERATURE*

#### **The Lithuanian language viewed by French linguists**

*by Algirdas Sabaliauskas, Professor at The Vilnius Institute of Lithuanian Language*

#### **Lithuanian, the most archaic of the modern Indo-European languages**

*by Guido Michelini, Professor of Linguistics at Parma University (Italy)*

#### **The great poet Maironis**

*by Aldona Ruseckaitė, Director of Maironis' Museum of Lithuanian Literature, Kaunas*

#### **Lithuanian poets and writers translated into french**

*by Philippe Edel, Vice-Chairman of France-Lithuania*

### *TRANSLATED FOR THE FIRST TIME*

#### **“ Flieta » (La flûte / The flute)**

*A novel by Jurgis Savickis translated into french by Marielle Vitureau*



***Les Cahiers Litvaniens  
sont publiés avec le soutien de***

**FONDATION ROBERT  
SCHUMAN**

[www.robert-schuman.org](http://www.robert-schuman.org)



[www.cg67.fr](http://www.cg67.fr)

**>lignebleue<**

[www.ligne-bleue.fr](http://www.ligne-bleue.fr)

***N° ISSN 1298-0021***